

Antologio XV

Pierre Bovet

Profesoro en la ĝeneva universitato, direktoro de la Instituto J.-J. Rousseau

L'Espéranto à l'école (1922)

En: *L'Education*, decembro 1922

Enkonduko:

Pierre Bovet (1878-1965), la konata romanda sciencisto, pedagogo, humanisto, verkisto kaj fakulo pri la problemoj de la edukado, multe okupiĝis ankaŭ pri la demando de la neŭtrala universala lingvo ĝenerale kaj Eo aparte. Kiel direktoro de la Instituto Jean-Jacques Rousseau en Ĝenevo (1912-44) li klopodis akceli la internacian agnoskon de Eo kiel lingvon en la pedagogio kaj ĝian vastskalan enkondukon en la lernejojn. Per tio li faris esencan servon al la svisa kaj internacia Eo-movadoj. Krom la franca, germana, itala kaj angla lingvoj Bovet aktive uzadis Eon por pedagogiaj celoj, priskribis en studoj kaj prelegoj ĝiajn propedeŭtikajn avantaĝojn kaj varbis por ĝi en internaciaj medioj.

Laŭ iniciato de la Instituto J.-J. Rousseau kaj de la Internacia Oficejo por edukado, kiu estis integra parto de la instituto, kunvokiĝis du signifaj internaciaj konferencoj pri la instruado de Eo en la lernejoj: la unua okazis en 1922 en Ĝenevo kadre de la sekretariejo de Ligo de Nacioj (Palaco Wilson), la dua estis organizita en 1927 en Prago.

16 registaroj sendis siajn delegitojn al tiu ĝeneva konferenco en 1922, krom tio alvenis reprezentantoj de diversaj neregistaraj organizoj rezidantaj en Ĝenevo, kiel Internacia Komitato de la Ruĝa Kruco, Ligo de Societoj de Ruĝa Kruco, Kristana Unio de junaj viroj, ktp. Tiel entute 100 delegitoj el 28 landoj kunvenis dum tri tagoj por aŭdi kaj diskuti pri novaĵoj lige kun la instruado de Eo.

En la kazo de la ĉi-sekva teksto temas pri la prelego de Bovet, kiun li faris dum la ĝeneva konferenco en 1922. La punktoj de li tuŝitaj koncernis la aktualan situacion de la instruado de Eo en diversaj landoj, la tiel nomatajn valorojn logikan kaj moralan (aŭ propedeŭtikan) de Eo, la rilatojn inter la instruado de Eo kaj de la lingvoj gepatra, fremdaj kaj klasikaj, kaj organizajn-metodikajn demandojn, rigarde al la konsidero de la enkonduko de Eo tra Ligo de Nacioj.

Per simpatie esprimitaj frazoj Bovet interese raportis pri la eksperimenta instruado de Eo en la bazaj lernejoj de kelkaj landoj de Eŭropo. En ĉio tio lin interesis ĉefe la mirindaj malkovroj kaj konstatoj de tiuj eksperimentoj kaj la reagoj de la infanoj-lernantoj al la instruado de Eo.

Bovet emfazis, ke li unue ne estis e-isto kaj do libera de subjektiva influo. Ĉar li vidis la impresajn rezultojn en la instruado de Eo, li komencis lerni ĝin kun konvinko.

La du ĉefaj eldiroj kaj konkludoj de Bovet en tiu prezento estis jenaj: Unue li klarigis al la ĉeestantoj, ke li konstatis, ke lernante Eon, la infanoj fine de la instruado efektive scipovas ĝin. Kaj li aldonis, ke tio tute ne okazas, kiam oni instruas al la samaj infanoj la latinan aŭ germanan lingvon. Inter la multaj ekzemploj el la realeco, kiujn Bovet uzis en sia argumentado, li citis artikolon, en kiu instruisto en Liono plendis, ke post longaj jaroj de la latina instruado en la francaj liceoj la lernantoj ne scipovas la latinan lingvon. En tiuj faktoj konsistis la grava diferenco inter tiuj du lingvo-instruadoj.

Poste Bovet klarigis la rilatojn inter la instruado de Eo kaj la instruado de la gepatra lingvo. Ĉi tie li konstatis precipe, ke la infanoj ŝatas en Eo la vortkreatan liberecon, kiun la lingvo Eo ofertas, dum la naciaj lingvoj restas rigidaj - ĉi tiu pedagogia ebleco estus esenca en la edukado. Tiel oni stimulus la kreadan aktivecon de la infanoj, tio estigus ĉe ili etoson de ĝojo kaj de laborplezuro.

Kaj li prenis ekzemplon el Anglio. Tie oni konstatis, fine de la lerneja jaro, ke tiuj lernantoj, kiuj lernis la francan dum nur unu jaro, post kiam ili unue lernis Eon dum unu jaro, en siaj konoj estis superaj al tiuj, kiuj lernis la francan dum du jaroj sen preparado per Eo. Tiun propedeŭtikan rezulton Bovet trovis eksterordinara - kaj multaj aŭskultantoj verŝajne konsentis. Tial Bovet sugestis fari en aliaj landoj analogajn provojn. Des pli ĉar Bovet konstatis ne nur krizon de la latina lingvo, sed ankaŭ krizon de la franca lingvo kaj krizon de la germana lingvo en la bazaj kaj duagradaĵaj lernejoj.

Do por Bovet la instruado de Eo simple signifis aferon de la homa racio. Kompare kun la instruado de la latina, franca aŭ germana lingvo, Bovet observis kaj komprenis, ke dum la infanoj lernas Eon ili sentas, ke ili rapide progresas, kio estas ege grava momento ne nur en lingvolernado, sed kio havus pozitivajn konsekvencojn por la tuta lerneja laboro.

Bibl.: Pierre Bovet. Professeur à l'Université de Genève, Directeur de l'Institut J.-J. Rousseau. L'Espéranto à l'Ecole. Extrait de L'Education, décembre 1922. Hatier Éditeur, Paris.

Originala teksto (en la franca lingvo):

Mesdames, Messieurs,

Une fois encore, la Ville de Genève a été, comme me le disait hier un des hommes qui font le plus grand honneur à notre université, le siège d'une conférence qui est un événement. C'est de la conférence pour l'enseignement de l'espéranto à l'école que nous avons l'intention de vous entretenir ce soir.

Cette réunion a été un grand succès. Elle laisse à tous ceux qui y ont participé une impression très profonde et qui, pour ma part, - je le sens - sera durable et décisive. Mais vous savez sans doute pour vous être déjà trouvés dans les circonstances où je me trouve, qu'il est extrêmement difficile de rendre compte d'une façon un peu satisfaisante des impressions que laisse un congrès.

Une conférence comme celle-ci est faite d'une série de rencontres, d'échanges de vues, de conversations. Si l'on peut très facilement parcourir l'ordre du jour et indiquer les principales décisions prises par une assemblée, il est au contraire malaisé d'en rendre l'esprit, l'inspiration, de faire sentir ce qu'a été l'âme de ce corps.

Je ferai de mon mieux, heureux que d'autres, après moi, viennent compléter ce que j'aurai oublié de dire, ou souligner ce qui, peut-être, n'aura pas été assez mis en relief.

Il faut d'abord que vous me permettiez de vous expliquer en quelques mots ce que c'était cette conférence, quelle en a été l'origine, et le but:

Cette conférence pour l'enseignement de l'espéranto dans les écoles n'était pas une conférence espérantiste à proprement parler. Elle avait été convoquée par l'Institut J.-J. Rousseau qui est, comme vous le savez, une école des sciences de l'éducation, où l'on se propose surtout de faire progresser les méthodes expérimentales, appliquées à la psychologie de l'enfant et à la pédagogie. L'Institut J.-J. Rousseau n'est pas plus « espérantiste » qu'il n'est « latiniste »; il se trouve en présence d'un certain nombre de matières d'enseignement, de programmes, discutés dans différents pays et il essaie de donner à ses élèves, futurs directeurs d'écoles, l'habitude d'envisager les faits, de peser le pour et le contre, de faire des expériences, avant de prendre position en faveur de tel ou tel programme, de telle ou telle réforme scolaire. Nous n'avons pas pu, étant ici à Genève et ayant du reste connaissance de ce qui se passe dans le monde, ne pas être saisis en quelque sorte de la question de l'enseignement de l'espéranto. Vous savez que la question est posée ici même à Genève. Une expérience très intéressante a été entreprise au mois d'octobre dans la dernière classe de l'école primaire. Nous savions également par les journaux et les revues pédagogiques qui nous viennent un peu de toutes les parties du monde qu'un certain nombre d'expériences analogues avaient été faites ailleurs, notamment en Grande-Bretagne, ou étaient en train de s'organiser dans d'autres pays: en Bulgarie, en Finlande — sans parler des pays qui nous sont plus proches: l'Italie, l'Allemagne, la France. Il nous a paru que le moment était venu d'envisager cette question qui est encore à ses débuts, sur laquelle il est encore possible de réunir de façon presque complète tous les faits susceptibles d'être rassemblés; le moment nous a paru favorable pour recommander l'étude méthodique et expérimentale d'un problème de programme scolaire, alors que, pour la plupart des autres branches d'enseignement, vous le savez, c'est la tradition — pour certaines d'entre elles une tradition plusieurs fois séculaire — qui dirige trop souvent nos décisions.

Il va de soi qu'en abordant le problème de l'espéranto à l'école avec cette préoccupation scientifique, nous ne pouvions pas nous borner à faire la chose tout seuls; nous devons prendre des renseignements auprès de ceux qui étaient en contact avec les personnes qui ont entrepris cette tentative et qui enseignent l'espéranto. Voilà pourquoi, dans le comité d'organisation de cette conférence vous avez trouvé M. Edmond Privat, l'infatigable propagandiste de l'espéranto; sans lui nous n'aurions pas pu organiser cette réunion.

A côté des préoccupations d'actualité pédagogique que je viens d'indiquer, il y avait aussi pour recommander notre conférence, d'autres considérations plus générales. L'automne dernier à la deuxième Assemblée de la Société des Nations, un certain nombre de représentants d'États: Lord Robert Cecil, M. Wellington Koo — pour nommer les plus éminents, ou du moins ceux dont les noms vous sont le plus familiers, — et beaucoup d'autres, avaient formulé une proposition, qui a été adoptée par l'Assemblée, invitant le Secrétariat général de la Ligue des Nations à suivre cette question de l'espéranto dans les écoles et à présenter un rapport à ce sujet.

Nous arrivions donc, avec la préoccupation pédagogique que j'indiquais tout à l'heure, à un moment où cette conférence pouvait être directement utile et où la Ligue des Nations pourrait tirer parti des faits que nous essayerions de rassembler, des expériences que nous tenterions de réunir.

Voilà pourquoi nous avons eu le très grand privilège d'être appuyés par le Secrétariat général de la Société des Nations qui, d'une façon extrêmement aimable et généreuse, a mis à notre disposition ses locaux. Notre conférence a donc siégé au siège même de la Société des Nations.

Nous avons adressé notre convocation à tous les ministères de l'Instruction publique des différents États qui font partie de la Ligue des Nations, ou qui sont en relation avec ses bureaux internationaux. Nous nous sommes adressés aux ministères de l'Instruction publique en toute première ligne, car quelques-uns de ces ministères ont déjà pris des mesures pour introduire l'espéranto dans les écoles et il est intéressant de connaître les expériences faites et les mesures adoptées. Pour les autres, la question se pose ou se posera à brève échéance et nous tenions particulièrement à avoir les représentants de ces ministères parmi nous.

Seize gouvernements ont accepté de nous envoyer des délégués officiels ce qui donne l'impression d'être vraiment en contact avec la majorité des États d'Europe et d'Asie tout au moins. En dehors de ces ministères, de ces gouvernements – car ce ne sont pas toujours les ministères de l'Instruction publique qui nous ont envoyé des représentants, mais quelquefois les ministères de l'Economie publique, du Commerce ou de la Marine, suivant les États – nous avons eu le plaisir de voir s'intéresser à notre conférence un grand nombre d'associations internationales, pour lesquelles la question se pose en ce moment-ci: le Comité International de la Croix-Rouge, la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, l'Union Chrétienne de jeunes gens {Y.M.C.A.}, pour nommer quelques-unes de celles qui ont leur siège à Genève. D'autres unions internationales de toutes sortes, la plupart des chambres de commerce des différents pays qui sont installées à Genève, se sont fait également représenter à notre conférence.

Notre tentative qui, au début, nous paraissait devoir être très modeste, a pris une ampleur que nous n'avions pas du tout considérée par avance, puisque c'est presque 100 délégués qui se sont trouvés réunis pendant trois jours et que 28 pays étaient représentés, soit officiellement, soit officieusement.

J'ai dit toute la reconnaissance que nous avons à la Société des Nations, au Secrétaire général de la Société, Sir Eric Drummond, qui a salué la conférence en des termes tout à fait cordiaux, en soulignant en particulier l'accord profond qui existait entre les aspirations de ceux qui cherchent à répandre une langue auxiliaire internationale et le but même de la Ligue des Nations. Ici et là, il s'agit de se mieux comprendre pour abaisser les barrières séculaires, les malentendus et les défiances. Je dois dire aussi la très vive reconnaissance que nous avons à M. le conseiller d'Etat Mussard, chef de notre Instruction publique, que plusieurs d'entre vous ont entendu ici-même, il y a deux jours, et qui, en termes extrêmement cordiaux, lui aussi, a souligné l'importance de cette rencontre.

Permettez-moi d'entrer maintenant dans le vif de notre sujet et de vous exposer en quoi ont consisté les délibérations qui nous ont réunis pendant ces trois journées.

Notre programme était disposé comme suit: d'abord une revue rapide de l'état actuel de l'enseignement de l'espéranto dans les différents pays, puis une récolte de faits touchant d'abord ce que nous avons appelé la valeur logique de l'espéranto, les relations existant entre l'enseignement de l'espéranto et l'enseignement de la langue maternelle, des langues étrangères et des langues classiques, ensuite ce que nous avons appelé la valeur morale de l'espéranto, c'est-à-dire l'aide que l'enseignement de l'espéranto a pu apporter déjà soit à l'éducation morale elle-même, en aidant à cette compréhension de civilisations et de

mœurs étrangères, soit à l'enseignement de la géographie, notamment de la géographie humaine et de l'histoire universelle, soit à telle autre branche encore de nos programmes scolaires.

En troisième lieu, après l'étude de cette valeur logique et morale de l'espéranto, nous avons porté à notre programme les questions d'organisation et de méthode. Si l'espéranto a fait ses preuves, et dans la mesure où il peut avoir fait ses preuves, à quel moment convient-il de l'enseigner aux enfants ? quels sont les moyens les plus appropriés pour cela ? a-t-on fait, en matière de méthode, des expériences qui valent la peine d'être signalées ? et ainsi de suite.

Enfin une quatrième question, sur laquelle je ne m'attarderai pas beaucoup ici, visait à envisager de quelle façon, en ce moment, dans l'état actuel des relations politiques, on peut demander aux gouvernements, aux parlements, ou à la Société des Nations, de prendre en considération les desiderata des partisans de la langue internationale auxiliaire, quelles sont les démarches à faire, les propositions de lois ou les décisions ministérielles qui doivent être sollicitées, quels sont aussi les accords internationaux qui pourraient être conclus pour cela. Il y a évidemment un très grand intérêt à ce que ce ne soit pas un pays qui prenne seul une décision de ce genre, mais à ce que plusieurs États avancent en même temps sur des lignes convergentes pour se rencontrer au même but.

Je m'étendrai un peu plus longuement sur la première question: la valeur logique de l'espéranto, sa valeur générale pour l'enseignement. Nous avons fait, sur ce point, en effet, un certain nombre de constatations qui me paraissent importantes.

Je vous ai dit tout à l'heure dans quel esprit l'Institut J.-J. Rousseau avait convoqué cette conférence pour recueillir des faits. Je n'étais pas espérantiste (j'ai porté tout à l'heure, pour la première fois, l'étoile verte à ma boutonnière), mais les faits qui ont été recueillis me paraissent extrêmement impressionnants et je vous demande la permission de vous les indiquer avec quelques détails.

Nous avons constaté d'abord unanimement (la chose n'a pas été contestée, ni dans notre expérience, ni dans les milieux étrangers à l'espéranto) que, *quand on enseigne l'espéranto à des enfants*, on le leur apprend vraiment, *ils arrivent à le savoir*. Je me permets d'insister sur ce point: ce n'est pas une vérité de La Palice, autant qu'il peut le paraître. Si, au lieu de mettre « espéranto » je mettais le nom de n'importe quelle autre langue, disons pour ne faire de peine à personne: le letton ou le chinois, ou, si vous le permettez, l'allemand, l'italien, l'anglais, le latin, serait-ce vrai encore ? Quand nous indiquons dans un programme qu'on enseignera l'allemand ou le latin, cela ne signifie pas que les enfants auxquels on donne des leçons sauront ces langues quand l'enseignement sera terminé. Nous sommes malheureusement obligés de le constater. J'ai lu récemment un article du professeur de latin de l'université de Lyon, qui avouait, qu'après toutes les années consacrées au latin dans les lycées français, on ne savait pas le latin. Il n'est donc pas inutile de constater que partout où on enseigne l'espéranto à des enfants, au bout de deux ans, avec deux heures par semaine, ils le savent, et bien. Et tels d'entre nous ajoutent même qu'au bout d'un an déjà ils le savent sinon complètement, du moins suffisamment pour le lire et pour correspondre sur les matières qui les intéressent.

Sur ce point, la facilité avec laquelle l'espéranto peut être appris, je relèverai que nous avons eu le très grand plaisir et le privilège d'entendre ici même M. André Baudet, représentant de la Chambre de

commerce de Paris, nous exposer dans une conférence charmante, les règles de l'espéranto en dix minutes. Il nous a dit que, pour sa part, montre en main, il avait appris l'espéranto en dix heures. En sortant d'ici, un certain nombre de personnes nous ont dit: Mais, il y a un grand danger à présenter l'apprentissage de l'espéranto comme quelque chose de si facile! Si vous dites à tout le monde que l'espéranto s'apprend en quinze jours, d'abord on constatera que cela n'est pas vrai pour tout le monde et ce sera pour quelques-uns une déception. Et surtout vous risquez que beaucoup de gens fassent par-devers eux ce petit calcul égoïste: puisque c'est si facile, j'attendrai que tout le monde le sache; si j'arrive avec quinze jours en retard, ce n'aura pas une très grande importance. – Vous voyez le danger: si nous attendons tous que tout le monde sache l'espéranto, personne ne le saura jamais. C'est un peu ce que font les États à l'heure actuelle, ils attendent tous pour désarmer que les autres aient fait le pas décisif. Tâchons de montrer, comme individus, un jugement plus éclairé, et débarrassons-nous de ce petit raisonnement fallacieux.

Il y a d'ailleurs – et il ne faut jamais l'oublier – une grande différence entre M. Baudet ou tel autre homme cultivé qui sait plusieurs langues, et qui connaît parfaitement sa langue maternelle et les enfants de nos écoles. Je vais vous faire aussi ma petite confession personnelle. Une fois que cette conférence a été décidée et convoquée, je me suis dit: « Je vais me trouver en présence de beaucoup de gens, qui parleront l'espéranto,... il s'agirait de le savoir ». Par bonheur une petite grippe est survenue qui m'a tenu en chambre et m'a donné le temps nécessaire pour l'apprendre. Au bout de quatre jours, j'ai eu le sentiment extrêmement agréable que je savais l'espéranto. Mais je ne fais aucune difficulté pour reconnaître que je ne suis pas dans la même situation que les enfants de nos écoles. J'ai la chance de savoir l'allemand, l'anglais, l'italien, d'avoir appris le latin et de savoir que « *kaj* » veut dire « *et* », en grec comme en espéranto; j'admets parfaitement que mon vocabulaire et, je pense aussi, mon raisonnement grammatical, sont considérablement supérieurs à ceux d'un enfant des écoles.

Il me paraît qu'il vaut la peine d'insister là-dessus. Parce que l'espéranto est facile, très facile, on peut dire même incroyablement facile si on le compare aux autres langues, n'allons pas croire que ce ne soit pas une langue qui doit être enseignée et étudiée sérieusement par des enfants. Il est résulté des délibérations de la conférence qu'il valait la peine d'insister sur ce point afin de dissiper tout malentendu possible.

Nous avons entendu des délégués de l'Extrême-Orient nous dire ceci: « A raison de deux heures par semaine, il nous faut en Chine deux ans pour apprendre l'espéranto et six ans pour l'anglais ». Voilà une proportion mathématique: pour un Chinois l'espéranto serait trois fois plus facile que l'anglais. Pour nous, la relation entre l'espéranto et l'allemand sera sans doute à peu près pareille.

Mais cette constatation que l'espéranto est facile et que les enfants arrivent vraiment à le savoir, a une conséquence extrêmement importante, qui a été mise également en relief par le témoignage de délégués venant d'un très grand nombre d'États. L'espéranto étant facile, l'enfant pouvant vraiment l'apprendre, il sent les progrès qu'il fait d'un moment à l'autre; il arrive à avoir le sentiment, à un moment donné, qu'il sait vraiment cette langue. Lequel d'entre nous, s'il veut être honnête et regarder en arrière sur les années pendant lesquelles il a appris le latin, peut en dire autant ? Est-ce que nous n'avons pas tous eu, et pendant bien des années, le sentiment que nous piétinions sur place, que nous ne faisons pas de progrès ? Pour l'espéranto, l'enfant ne constate pas ce piétinement; au contraire, il a le sentiment qu'il progresse.

Cela crée une atmosphère de joie, d'entrain, un plaisir au travail qui sont un élément de succès d'une très grande conséquence, non seulement pour l'enseignement de cette langue en particulier, mais aussi pour tout le travail de l'école en général et pour l'intérêt que l'enfant y apporte. Quoi de plus fécond au point de vue éducatif, que cette ambiance de joie et de bien-être ?

Ceci étant constaté, nous nous sommes demandé quelle relation il y a entre l'enseignement de l'espéranto, langue auxiliaire, et l'enseignement de la langue maternelle.

Nous avons constaté que le mécanisme logique de l'espéranto, avec ses terminaisons, ses affixes, ses suffixes, met l'enfant en mesure de créer des mots. Une fois qu'on lui a expliqué que l'adjectif se termine par « *a* », le nom par « *o* », le verbe par « *i* », l'adverbe par « *e* », l'enfant est incité à former des mots, et il les forme toujours justes, dans la mesure où il pense juste, où il voit bien les relations qui existent entre deux idées. Cette création de mots, à laquelle l'enfant est incité, est un élément pédagogique et éducatif très important. Vous savez avec quelle vigueur les psychologues éducateurs insistent aujourd'hui sur les principes de l'école active. Si nous voulons véritablement développer l'enfant, nous devons chercher à le rendre actif dans toutes nos leçons; or je ne serai contredit sans doute par personne, si je dis que les leçons de langue sont parmi celles pour lesquelles il est le plus difficile, disons le moins facile, de faire appel à une activité intellectuelle véritable. Sans doute, on peut faire des exercices et nous avons tous eu en main des grammaires qui nous incitaient à former des phrases, à conjuguer des verbes, à distinguer des homonymes ou des synonymes, mais vous savez bien qu'il n'y a pas là d'activité créatrice. L'appel à la mémoire, à l'enregistrement, est extrêmement considérable dans les leçons de langue; il s'agit essentiellement de donner à l'enfant de bonnes habitudes, c'est-à-dire de lui inculquer quelque chose du dehors.

Dans l'enseignement d'une langue parfaitement logique, comme celle dont nous parlons ce soir, on fait au contraire constamment appel à l'activité créatrice de l'enfant: les leçons d'espéranto – sans qu'on le cherche – sont des leçons de raisonnement.

Quand l'enfant est actif, il est heureux. Ne nous étonnons pas que cette incitation perpétuelle à former des mots correspondant à des idées le mette dans une atmosphère de joie, que ne lui donnent pas en général les leçons de grammaire, non pas seulement de langues étrangères, mais de sa propre langue.

On nous a cité ici un certain nombre de choses intéressantes: M. Ed. Haine, instituteur à Bruxelles, nous a donné des exemples des leçons qu'il faisait sur les familles de mots. Sans doute, on peut faire des leçons sur les familles de mots en français, mais l'appel à l'étymologie dans l'enseignement de la grammaire française est dangereux, car très souvent les familles de mots étymologiques ne coïncident pas avec la famille de sens. Par exemple, le mot *hacher* et le substantif *hache* sont manifestement de la même racine, mais ils n'ont plus aucun rapport de sens. Quand on se sert d'une hache on ne hache pas. Si un étranger dit qu'il a haché du bois, vous trouverez cela très drôle, de même que si la cuisinière de Madame demande la hache pour faire le hachis.

En espéranto des choses de ce genre n'existent pas. Voilà pourquoi l'étude d'une famille de mots est en même temps une étude logique.

Si maintenant nous regardons l'utilisation de ces familles de mots, de ces familles logiques, au point de vue de l'enseignement de la langue maternelle, nous nous apercevons qu'il y a là un merveilleux moyen pour partir de l'idée afin d'arriver au mot. Actuellement on tend à renoncer à l'ancienne méthode qui consistait à partir des mots. On cherche à partir de l'idée. M. Bally nous propose de créer un vocabulaire logique, de grouper autour de la même idée des mots qui peuvent être extrêmement différents les uns des autres. Or, c'est précisément, nous dit-on, ce que font les enfants quand ils sont conduits par l'enseignement de l'espéranto à approfondir l'étude de leur propre langue.

M. Haine nous disait que tel des enfants avec lesquels il traitait la famille de mots qui se groupe autour de l'idée de « labourer » avait été conduit au nom de l'instrument de labourage, la *charrue*, et par les diminutifs à *hoyau*. Les adjectifs, en espéranto, étant dérivés d'une façon logique, l'enfant avait cherché des équivalents français: *chasse* l'avait conduit à *cynégétique*! L'espéranto donne à l'enfant un intérêt tout à fait remarquable pour les mots et sa connaissance de sa langue maternelle en bénéficie largement.

Nos collègues anglais nous ont dit encore que les racines de l'espéranto, qui sont latines, familiarisaient l'élève des classes populaires avec toute une série de mots dérivés du latin qui sont, en anglais, des mots plutôt savants.

Au point de vue du vocabulaire de la langue maternelle, on a ainsi trouvé de grands avantages à cet enseignement de l'espéranto.

Nous avons rédigé d'avance un questionnaire pédagogique, qui devait servir à recueillir des faits pour cette conférence. Ce questionnaire avait été jugé d'avance par nos amis espérantistes un peu tendancieux à leur détriment. Il semblait, nous disait-on, que nos questions fussent rédigées de façon à inciter les personnes qui répondraient à trouver des défauts à l'espéranto; on ne le trouvait pas suffisamment impartial.

Voici, par exemple, quelques-unes des questions posées:

Pour la langue maternelle. A-t-on constaté chez les enfants des confusions de mots, causées par le fait que l'emploi des suffixes et des préfixes est plus régulier en espéranto que dans leur langue maternelle? Au contraire, les enfants ont-ils été entraînés à rechercher et à classer les richesses de leur langue maternelle au point de vue de la formation des mots? Est-ce que l'orthographe phonétique de l'espéranto a causé une recrudescence de fautes dans l'écriture de la langue maternelle, si celle-ci possède une orthographe plus compliquée?

Nous avons passé en revue un grand nombre de faits. Je n'ai pas la prétention de vous les résumer tous ce soir, mais il en est résulté que, même sur un point où les dangers de l'espéranto me paraissaient par avance vraisemblables, même pour l'orthographe, on ne constate pas les inconvénients redoutés. Je m'attendais à ce que l'orthographe phonétique augmentât les fautes d'orthographe dans des langues qui, comme l'anglais, sont loin d'avoir une écriture phonétique. Ce n'est pas le cas, semble-t-il. A la réflexion cela s'explique très bien. L'orthographe française, par exemple, est si peu phonétique, que l'enfant le constate tout de suite: de ce que tel mot s'écrit de telle manière en espéranto, il n'en conclut pas qu'il s'écrira de même en français. Cela pourrait se produire, peut-être, à propos de mots comme *photographe*, *téléphone*,

où le « *f* » espéranto, ou italien, est encore représenté en français par « *ph* », mais le danger existe déjà pour l'orthographe de l'enfant, indépendamment de toute influence de l'espéranto.

En revanche nos collègues néerlandais ont attiré notre attention, à propos de l'orthographe, sur un fait auquel je n'avais pas pensé: Chez les jeunes enfants, bien des fautes proviennent du fait qu'ils ne distinguent pas correctement les mots. Ils amalgament plusieurs mots en un seul; il leur arrivera d'écrire *quesse* pour *qu'est-ce* ? Quand l'enfant aura appris l'espéranto, il ne s'exposera plus à de pareilles fautes, car on l'aura obligé à analyser, et il se sera rendu compte que dans « qu'est-ce » il y a toute une phrase. Ayant été conduit à analyser les mots, il les distingue les uns des autres.

Un autre point intéressant a été relevé par les instituteurs anglais et danois: l'espéranto oblige à articuler nettement. Les voyelles de l'espéranto étant très nettement sonores, on amène les personnes dont la langue a un parler un peu mou, par l'enseignement de l'espéranto, à articuler plus nettement. Aussi nos collègues sont-ils unanimes à déclarer qu'au point de vue de la prononciation et de l'élocution l'espéranto peut être très favorable à l'enseignement de la langue maternelle.

Je m'excuse d'être un peu long sur ce point, je n'ai pas l'intention de rappeler les quelques pointes qui nous ont été décochées à l'occasion de cette conférence, mais vous n'êtes pas sans savoir qu'une des objections principales qu'on formule à l'égard de l'enseignement de l'espéranto dans les écoles, c'est l'existence de la « crise du français ». Il se trouve des gens qui croient que l'enseignement de l'espéranto pourrait l'accroître ou la précipiter et nuire à l'enseignement du français. Ceux qui pensent que le français en pays de langue française pourrait avoir quelque chose à redouter de l'enseignement de l'espéranto me paraissent avoir bien peu de confiance dans notre langue maternelle. D'après les faits rassemblés, il me paraît certain au contraire, que l'intérêt que l'enfant prend à sa langue, à son vocabulaire et au mécanisme de sa grammaire, est considérablement accru quand on lui présente un terme de comparaison qui soit vraiment à sa portée.

En ce qui concerne l'enseignement de l'espéranto et celui des langues étrangères, nous avons eu le privilège d'entendre le récit d'une expérience faite dans une école secondaire anglaise, à Bishop Auckland par M^{lle} Fisher, directrice de ladite école. Cette expérience extrêmement intéressante marquera, croyons-nous, dans les fastes de la didactique et de l'enseignement.

Permettez-moi de vous la raconter en quelques mots : M^{lle} Fisher a en face d'elle dans son école des élèves qui se préparent à un certificat. Elles ne viennent pas là comme à une école de luxe; la connaissance d'une langue étrangère, le français ou l'allemand, leur est absolument nécessaire. Or, la Directrice a fait la constatation que ces jeunes Anglaises n'arrivaient pas, en deux ou trois ans, à apprendre le français ou l'allemand; si bien que cela posait un problème très aigu. A quoi tient cette incapacité? s'est demandé la directrice. – Cela tient, lui a-t-on répondu, à ce que le français et l'allemand sont des langues dont la grammaire est très difficile pour nous autres Anglais, parce qu'en anglais il n'y a pas de grammaire, ou du moins que la grammaire y est si rudimentaire, si simple, qu'elle est extrêmement malaisée à enseigner.

La première suggestion qui fut faite à la directrice fut de faire donner à ses élèves de français des leçons préalables de grammaire anglaise; mais ces leçons étaient ardues: la langue anglaise est telle que la plupart des mots peuvent être tantôt substantif, tantôt verbe. On suggère de recourir à des « trucs », que nous

connaissons chez nous aussi du reste. On imagine de mettre les substantifs sur de petits cartons bleus, les verbes sur les cartons rouges, les adverbes sur des cartons jaunes, de façon à graver dans l'esprit de l'enfant qu'un verbe a une autre couleur qu'un substantif ou un adverbe.

Ce procédé n'a pas suffi, paraît-il, à Bishop Auckland. Mais un concours de circonstances a fait qu'à ce moment là on a proposé dans cette école l'introduction de l'espéranto comme un cours facultatif qui viendrait s'ajouter aux autres. Or, un des membres de la commission de l'école a dit à la Directrice: Vous avez là une excellente occasion de faire une expérience: obtenez la permission d'enseigner l'espéranto dans la première classe et voyez si cet enseignement de l'espéranto et des rudiments de la grammaire par le moyen de l'espéranto, ne sera pas la clé qui ouvrira les cerveaux de vos jeunes filles aux problèmes grammaticaux et aux subtilités des langues étrangères. Ainsi fut fait: la commission posa des conditions extrêmement précises: elle exigea que l'enseignement de l'espéranto serait donné par un professeur diplômé de langues modernes qui enseignerait en même temps dans les classes parallèles la langue étrangère qu'il connaissait, le français ou l'allemand.

Mais la directrice de l'école ne trouva pas, malgré ses annonces dans les journaux, ce professeur d'espéranto et de français à la fois.

Elle imagina alors de dire tout simplement à un de ses professeurs de langue: Apprenez l'espéranto, dans six mois nous tenterons l'expérience. Le professeur s'y mit, l'expérience fut faite. Il enseigna l'espéranto dans une classe et le français dans une classe parallèle. L'année suivante il enseigna le français à toutes les élèves. A la fin de l'année, on les classa toutes ensemble et on constata que celles qui n'avaient fait qu'une année de français, après une année d'espéranto, étaient bien supérieures à celles qui avaient fait deux années de français sans préparation d'espéranto.

Vous direz que c'est extraordinaire. Je le trouve aussi. Cependant ce n'est pas la première fois que, dans l'histoire de l'enseignement, nous voyons qu'on arrive à un meilleur résultat en commençant par un détour. M^{lle} Montessori, par exemple, arrive à faire former mieux les lettres aux enfants en les exerçant longtemps à colorier des surfaces avant de former les lettres. Dans un autre domaine, la gymnastique rythmique peut être d'une très grande utilité pour la pratique d'un instrument ou pour la composition musicale.

Et il est facile de voir qu'ici le détour de l'espéranto permet de diviser et d'échelonner les difficultés. Grâce à lui l'enfant n'a pas à apprendre au même moment toute une grammaire; les catégories fondamentales ne lui sont pas cachées par l'enchevêtrement d'une broussaille de règles et d'exceptions. Les *a*, les *e*, les *o* qui terminent les mots lui donnent d'emblée l'équivalent des cartons de couleur de tout à l'heure.

Cette expérience est si intéressante et s'est si fortement imposée aux participants à notre conférence, que celle-ci a décidé la nomination d'une commission chargée de reprendre l'expérience dans d'autres pays. Il me semble qu'étant donnés les résultats souvent pitoyables de l'enseignement du latin et de l'allemand dans beaucoup d'écoles que nous connaissons, il est de notre devoir de suggérer maintenant aux professeurs de latin et d'allemand, dans l'intérêt même de l'enseignement de ces langues, une expérience analogue à celle faite en Angleterre. Essayez donc de faire faire pendant six mois ou un an de l'espéranto à vos enfants avant de les mettre en présence du latin ou de l'allemand, et voyez si les résultats ne seront pas satisfaisants.

Nous ne demandons à personne de nous croire d'avance sur parole, mais nous avons le droit de demander qu'on n'écarte pas la possibilité de cette expérience.

Il n'y a pas seulement une crise du français, il y a une crise du latin et une crise de l'allemand dans l'enseignement de nos écoles primaires et secondaires. Il y a là un problème et puisque nous entendons parler d'une solution qui n'a pas été essayée chez nous, mais qui, ailleurs, a donné de bons résultats, il est de notre devoir de la considérer sérieusement.

Beaucoup d'autres faits précis nous ont été encore apportés sur l'intérêt que l'espéranto peut avoir pour l'enseignement des langues étrangères. En ce qui concerne les langues classiques, M^{lle} Michelson, du Danemark, constate que les enfants qui ont fait de l'espéranto réussissent mieux que les autres quand ils passent au gymnase car ils ont complètement assimilé des notions grammaticales qui, à un certain âge, sont difficiles pour les enfants.

On a fait remarquer aussi que s'il est vrai de dire que l'espéranto est très facile quand on sait le latin, il est également permis d'affirmer que le latin est beaucoup plus facile quand on sait l'espéranto. On nous a sur tous ces points apporté le témoignage d'enfants eux-mêmes, la question est ouverte et posée de façon très nette par les témoignages recueillis.

Sur la valeur morale de l'espéranto nous avons également entendu des renseignements intéressants et touchants. Les témoignages sont unanimes: l'idée seule d'une langue qui permet aux peuples de se comprendre, aux enfants d'un pays de correspondre avec des enfants de tous les autres pays, élargit, non seulement l'horizon intellectuel de l'enfant mais en quelque sorte son cœur.

Nous qui assistons en ce moment à ces beaux mouvements de la jeunesse romande, et de la Croix-Rouge des jeunes, nous savons toutes les possibilités de sympathie universelle qu'il y a dans les âmes des écoliers et nous ne nous étonnons pas que, quand on leur fournit le moyen d'entrer personnellement en contact avec des enfants étrangers, ils saisissent ce moyen avec empressement.

On nous a dit l'importance que les communes socialistes, comme la commune de Milan et d'autres communes italiennes, attachent à ce moyen de compréhension internationale. On nous a dit l'importance que le mouvement des Scouts attache à cet idéal du service international: *être prêt* à servir, à dépasser les limites de sa nation pour se mettre au service de l'humanité entière. Nous avons eu le plaisir d'entendre deux jeunes gens, appartenant aux Scouts écossais, proposer une résolution qui encourageait les Éclaireurs à marcher dans cette voie et à donner aux jeunes garçons qui font partie de cette organisation l'occasion d'apprendre l'espéranto, comme cela se fait déjà dans 25 pays différents, où il y a des scouts espérantistes. Nous avons voté une résolution analogue en ce qui concerne la Croix-Rouge de la jeunesse. Enfin l'abbé Cze, de Cluj en Transylvanie, nous a raconté que, dans son pays où les haines de race sont très profondes, il s'est aperçu que dans les cercles espérantistes ces défiances, ces malentendus disparaissaient comme par enchantement; il est allé trouver son évêque et lui a dit: « En créant des clubs espérantistes, j'estime que je travaillerais dans l'esprit de l'évangile pour le rapprochement des cœurs et pour la religion de l'amour ». Son évêque lui a donné d'abord un mois de congé pour continuer sa propagande; ce mois s'est transformé en une année; depuis trois ans, notre ami s'est entièrement consacré à cette propagande, avec le sentiment d'avoir, de cette manière, travaillé au rapprochement des hommes et à l'accomplissement de son haut idéal chrétien.

Ces efforts convergents, venant de points de l'horizon si différents et de milieux qui n'ont de commun qu'un grand et bel idéal, ne pouvaient pas ne pas nous frapper. Je n'insisterai pas sur l'intérêt qui se manifeste chez les enfants pour la géographie par l'échange de cartes postales.

Nous avons reçu une lettre très touchante de quelques écoliers de Tchécoslovaquie qui nous envoyaient des vœux pour le succès de notre conférence, en soulignant eux-mêmes la beauté et la grandeur de son idéal. Quand nous avons posé aux membres de la conférence la question: Est-ce que les enfants, par eux-mêmes, discernent cet intérêt, ce haut idéal moral de la langue auxiliaire ? il nous a été répondu que si les petits de onze ou douze ans ne le découvraient pas mais le comprenaient, en revanche les plus grands le discernent spontanément, de façon parfaitement sûre, et sans qu'on ait besoin de leur indiquer tout ce qu'il y a là de promesses spirituelles et morales.

Ainsi, au total, nous avons constaté que l'enseignement de l'espéranto, partout où il a été introduit, crée une atmosphère de joie et une atmosphère de bonté. C'est bien quelque chose.

Ne me croyez pas sur parole, mais ne vous opposez pas à ce que des essais soient tentés. Il me semble qu'au contraire il est du devoir de tous ceux qui aiment la jeunesse et qui ont connaissance de ce grand idéal, de favoriser ces expériences, ces essais et, j'ajouterai, d'espérer qu'ils réussissent.

Sur ce qui sera fait pour introduire dans les différents États l'enseignement de l'espéranto, je ne m'étendrai pas: les négociations seront délicates, il serait prématuré d'en parler. C'est dans des États secondaires restés jusqu'ici en dehors de la grande diplomatie internationale que l'espéranto trouve le plus d'appui: en Tchécoslovaquie, en Finlande, en Bulgarie; il faut ajouter en Chine. Le ton général de cette conférence a été très élevé. Et en entendant le discours de clôture, d'une admirable éloquence, du président de la conférence, M. Privat, nous avons senti qu'il y avait là une grande cause. Nous nous étions réunis avec des préoccupations qui n'étaient pas terre à terre sans doute, mais qui étaient strictement théoriques, tout objectives, scientifiques, si je puis m'exprimer ainsi, mais presque malgré nous, malgré le caractère un peu solennel et compassé du cadre où nous siégeons, malgré cela, peut-être même en raison de cela, la puissance d'un grand idéal moral s'est fait très fortement sentir. C'est avec une émotion profonde que nous nous sommes levés tous pour rendre hommage à deux hommes qui, dans l'histoire de l'espéranto, ont marqué profondément: au D^r Zamenhof et à M. Hodler, récemment décédé, le fondateur de l'Association universelle espérantiste. A ces deux noms de grands hommes de l'espéranto, nous avons le privilège d'ajouter celui de notre concitoyen, bien vivant heureusement, M. Edmond Privat.

Je suis rentré cet après-midi, de la Ligue des Nations, en prenant la *Mouette*. J'étais avec deux fillettes; nous passions sous le pont du Mont-Blanc lorsque l'une d'elles dit: « C'est la première fois que je passe sous ce pont. » – « Voilà quelque chose que tu ne pourras pas dire la prochaine fois », a répondu l'autre. Je me suis fait à moi-même l'application de cette parole: je suis allé à cette conférence en disant: « Je ne suis pas espérantiste... ». Voilà une chose que je ne pourrai pas dire la prochaine fois.

Antologio XVI

League of Nations

Ligo de Nacioj, Ĝenevo

Esperanto as an International Auxiliary Language (1922)

Report of the General Secretariat to the Third Assembly

Enkonduko:

Post kiam Edmond Privat (1889-1962), kiu en la unuaj jaroj de Ligo de Nacioj oficis kiel honora jura konsilanto de la persa ĉefdelegito, princo Arfa-ed-Doŭleh Mirza Riza Ĥan (1848-1936) kaj poste ankaŭ kiel vicdelegito de Persio, iniciatis fine de 1920 projekton de rezolucio favora al Eo, la burokratia aparataro en tiu nova mondorganizo ekfunkciis.

La rezoluci-projekto rikoltis fortan kontraŭstaron precipe de Francio, kiu timis la signifo-perdon de la franca lingvo.

La rezolucia Propono estis ekzamenita unue de la Dua Komitato de Ligo de Nacioj. La Komitato opiniis, ke la Asembleo de Ligo de Nacioj ne devus akcepti respondecojn ekster sia kompetenteco. Tial ĝi forigis la alvokon por ĝenerala instruado de la neŭtrala universala lingvo kaj modifis la tekston. Pro kontraŭstaro de Belgio la diskuto estis prokrastita kaj la Raporto de la Dua Komitato ne estis akceptita de la Unua Asembleo en 1920 kaj la Ĝenerala Sekretariejo dissendis demandaron al ĉiuj membroŝtatoj de Ligo de Nacioj kaj al diversaj kompetentaj organizaĵoj.

La 9an de septembro 1921, okaze de la Dua Asembleo de Ligo de Nacioj, la Propono de 1920 estis renovigita en identa formo. La dokumentoj (ankaŭ la fama raporto de Inazo Nitobe favore al Eo) estis distribuitaj al la delegitoj kaj la Propono eniris la tagordon de la Dua Asembleo. La koncerna rezolucio estis akceptita la 15an de septembro 1921.

La Dua Asembleo akceptis la konkludojn de la Dua Komitato de la 17a de decembro 1920, ordonante al la Sekretariejo entrepreni la proponitan enketon, kaj decidis konsideri la demandon pri instruado de Eo en la lernejoj en la tagordo de la Tria Asembleo.

En aprilo 1922 en la Palaco de Ligo en Ĝenevo estis okazigita Internacia Konferenco pri instruado de Eo en lernejoj, kiu estis kunvokita de la Instituto J.-J. Rousseau en Ĝenevo, kies direktoro estis Pierre Bovet (1878-1965). En ĝi partoprenis reprezentantoj de komunumaj kaj lernejaj aŭtoritatoj kaj de edukaj instancoj el 28 landoj. 16 ŝtatoj sendis siajn oficialajn registarajn observantojn. En spirito scienceca kaj senpartia, la Instituto liveris al la Ĝenerala Sekretariejo de Ligo de Nacioj grandparton de la informoj necesaj por ĝia raporto. Surbaze de la kolektitaj informoj la Ĝenerala Sekretariejo verkis ampleksan Raporton sub la titolo *Esperanto as an International Auxiliary Language* ('Esperanto kiel Internacia Helpa Lingvo').

Tiel estiĝis en si mem tre pozitiva Raporto kun dato de la 28a de junio 1922, kies teksto estas aperigita ĉi-sube.

En sia unua parto la Raporto resumis la rezoluciajn aktivecojn ekde la komenco kaj listigis la ĉefajn avantaĝojn kaj malavantaĝojn de neŭtrala universala lingvo. Sekve ĝi priskribis la praktikajn spertojn, atingojn kaj meritojn de Eo, kiel lingvo praktikata en multaj landoj, emfazante la signifon, kiun Francio havis por la disvastigo de Eo ekde 1900. Estis ankaŭ substrekite, ke ĝuste la tragedio de la unua mondmilito faris internacian lingvon pli necesa ol iam ajn antaŭe kaj ke la Ruĝa Kruco aktive uzadis la servojn de Eo.

Precipe en la tria parto de la Raporto estis laŭdataj la sukcesoj de la eksperimenta instruado de Eo en lernejoj ekzemple de Francio, Anglio, Italio kaj Ĉeĥoslovakio kaj emfazataj la valoroj propedeŭtikaj de tiu lingvo. Eĉ la sperto en aziaj landoj estis menciita, kie Eo ŝlosile servus al la lernantoj kiel simpligita tipo de eŭropa lingvo kaj kie oni pli rapide lernus Eon ol ekzemple la anglan aŭ francan lingvojn.

Koncerne la praktikan uzadon de Eo la Raporto atentigis pri la grava laboro de Universala Esperanto-Asocio (UEA) kaj ties servoj en turismo, komerco, informado, korespondado kaj literaturo. Sed ĝi nomis ankaŭ la disvastiĝon de Eo inter la juristoj, kuracistoj, kemiistoj, fervojistoj, oficistoj de registaroj, poŝtistoj, policistoj, laboristoj, katolikoj, liberpensuloj, skoloj ktp. Aparte la Raporto substrekis la fakton, ke estis observate, kiel delegitoj el plej diversaj landoj elokvente esprimas siajn ideojn en Eo kaj bone komprenas unu la aliajn, des pli ĉar la diskutado ne estus interrompata de tradukado. Fine la Raporto rimarkigis en sia konkludaro, ke Ligo de Nacioj havas, preterlasante la demandojn pri diplomacia lingvo, sed konsiderante, ke lingvo estas granda forto kaj ke la internacia lingvoproblemo devas esti solvita, ĉiun kaŭzon kaj intereson observi la progreson de la Eo-movado, el la vidpunkto de la morala neceso unuigi la mondon.

Al la Raporto estis aldonita la rezolucio de la Internacia Konferenco pri instruado de Eo en lernejoj kaj du aliaj rekomendoj.

Dum la Tria Asembleo, en aŭtuno 1922, la Raporto estis traktita de la Kvina Komitato. Dum la konkludoj de la Raporto estis vigle subtenata de profesoro Gilbert Murray, fama helenisto el Oksfordo, kiu reprezentis Sudafrikon, la ĉefaj oponentoj venis ĉifoje el Danlando kaj Brazilo, kies ambasadoro (Rio Branco) denunciis Eon kiel „lingvon de mizeruloj kaj komunistoj” kaj ne hezitis distribui private presitan broŝuron kun sia parolado. La franca raportisto, senatano G. Reynald, deklaris, ke li ricevis la instrukcion malaprobi ajnan „mondlingvon” kun la escepto de la franca lingvo. La franco proponis, ke la tuta afero estu transdonita al la *Komisiono pri Intelekta Kunlaboro*. Post tritaga diskutado, ofte pasia, la Kvina Komitato akceptis kompromisan solvon: unuflanke aprobi kun malgrandaj modifoj la Raporton de la Sekretariejo, kaj aliflanke sendi la lernejan demandon por pritrakto al la Komisiono pri Intelekta Kunlaboro. Dum sia kunveno de la 21a de septembro 1922 la Tria Asembleo akceptis la Raporton de la Kvina Komitato. Tiamaniere la Raporto de la Sekretariejo de la 28a de junio estis oficialigita, kun ŝanĝoj kaj novaj aldonaĵoj. Konforme al la decido de la Tria Asembleo, la Komisiono pri Intelekta Kunlaboro (angle: Committee on Intellectual Co-Operation) okupiĝis pri la demando dum tri kunsidoj, inter la 31a de julio kaj la 1a de aŭgusto 1923.

Bedaŭrinde la afero finiĝis malbone. Fortan kalumnian kampanjon lanĉis *Gonzague de Reynold* (1880-1970), la ĉefraportisto kaj oficiala reprezentanto de la svisa registaro. Ĉi tiu influa romando kaj renoma universitata profesoro estis konata kiel konservema dekstra intelektulo kaj montriĝis kiel decida malamiko de Eo, kiun li abomenis kiel „barbara lingvo“. Entute li ne ŝatis la ideon de neŭtrala universala lingvo. Fakte la diskutoj de Komisiono pri Intelekta Kunlaboro finiĝis tiel, ke ĝi malrekomendis la instruadon de Eo en la lernejoj, nek rekomendis „artefaritan lingvon”. Ankaŭ la interveno de Nitobe antaŭ tiu voĉdono ne plu povis ŝanĝi la konvinkon de la plimulto de la komisionanoj. Poste la Raporto estis ankoraŭfoje misuzata de iu franca profesoro, kiu prezentis sian proponon al la Kvina Komitato en formo de rezolucio rekomendanta la studadon de fremdaj nacilingvoj anstataŭ la lernado de „artefarita helplingvo”. Sed ĝenerala konsento ne povis esti atingita kaj la franco retiris sian proponon. La Rezolucio de la Komisiono pri Intelekta Kunlaboro estis neniam akceptita aŭ aprobita en iu ajn formo fare de Ligo de Nacioj. Fakte restis do nur la oficialigita Raporto de la Ĝenerala Sekretariejo de la 28a de junio 1922, kiel prezentite ĉi-sekve.

Post la nuligo de la malpermeso de la instruado de Eo en francaj lernejoj propono, ke Eo estu rekonita kiel „klara lingvo“ en *telegrafio*, estis submetita al la Dua Komitato de la Kvina Asembleo en 1924, kiu akceptis ĝin per 13 voĉoj kontraŭ 9. La 20an de septembro 1924 la decido de la Dua Komitato estis unanime konfirmita de la Plenkunsido de la Asembleo.

Originala teksto (en la angla lingvo):

I.

Since its foundation, the League of Nations has constantly received petitions in favour of the adoption of an auxiliary international language, and more particularly of Esperanto, which has spread to many countries and which is taught in State schools in several countries. The Secretariat has examined these proposals with great interest; they show that in scientific, commercial, philanthropic, tourist and, even more, in working-class circles there is a very strong feeling that it is urgently necessary to escape from the linguistic complications which impede international relations and particularly direct relations between peoples.

During the first two Assemblies, Delegates from Brazil, Belgium, Chile, China, Colombia, Czechoslovakia, Haiti, Italy, Japan, India, Persia, Poland, Roumania and South Africa brought forward resolutions suggesting that the League of Nations should recommend the universal teaching of Esperanto in schools as an auxiliary international language.

The Second Committee of the First Assembly adopted the following conclusions:

„The Committee agreed with the signatories in recognising the serious linguistic difficulties which impede direct relations between the peoples, and in desiring that an international language should be taught in all the schools — a simple and easy language which the children would learn side by side with their mother-tongue, and which would serve the future generations as a practical means of international communication. The Committee considered, however, that it would be desirable to begin by undertaking an enquiry on the basis of existing facts. The Committee was interested to learn that the World Congress of International Associations which met at Brussels in September last had succeeded in securing the unanimity of the partisans of an international language for the teaching of Esperanto, and that it had recommended to all those interested in the matter to concentrate on Esperanto in order to hasten a practical solution of the question. It has also learned from the representatives of Persia and of China to the League of Nations that a widespread popular movement is beginning to take shape in Asia with the same object in view, while several other States Members of the League, such as Brazil and Czechoslovakia, have already introduced the teaching of Esperanto in the Government, schools. The same applies to various municipalities in England and Italy.

„Finally, the Committee was informed that this auxiliary international language has been employed with success in several considerable universal congresses, where the speakers of all countries were able to understand each other easily, and where the debates were carried on throughout in one and the same language, all the speakers being placed on a footing of most complete equality.

„The Committee, however, thought that the Assembly should not undertake responsibilities beyond its competence, and that it would be necessary to suppress a paragraph in the proposal which had been submitted to it and to change it into a simple Recommendation, indicating to the Secretariat the desirability

for proceeding to an enquiry in order that the next Assembly might be informed as to the results obtained in this respect.

„The following is the text of the Recommendation which the Committee proposes to submit to a majority vote:

„The League of Nations, well aware of the language difficulties that prevent a direct intercourse between the peoples and of the urgent need of finding some practical means to remove this obstacle and help the good understanding of nations,

„Follows with interest the experiments of official teaching of the international language Esperanto in the public schools of some Members of the League, and

„Recommends to the Secretary-General to prepare, for the next Assembly, a report on the results reached in this respect.”

The First Assembly considered that it was premature to open a discussion on this subject, and it was the Second Assembly which took up these conclusions, instructed the Secretariat to undertake the suggested enquiry, and decided to put the question of the teaching of Esperanto in schools on the agenda of the Third Assembly.

The conclusions of the Second Assembly were as follows:

„The Committee is of opinion that this question, in which an ever-increasing number of States are interested, should be attentively studied before it can be dealt with by the Assembly. The question was referred to a Committee last year and a short report was submitted, recommending that the Secretariat of the League should investigate the experiments already made and ascertain the actual results attained.

„The Committee proposes that the questions should be placed on the Agenda of the next Assembly and that the Secretariat of the League should in the meantime prepare a complete report, accompanied by the necessary documentation, on the lines indicated in the draft resolution.

„In accordance with the wishes of the signatories, the report of the Second Committee dated December 17th, 1920, and the report of the Under Secretary-General upon his mission to the Congress at Prague, will be transmitted to the Members of the League in due course.“
(Resolution adopted on September 15th, 1921)

To carry out the work entrusted to it, the Secretariat sent questionnaires to all the States Members of the League of Nations and to the competent organisations, and also offered the use of its offices at Geneva for an International Conference on the Teaching of Esperanto in Schools, at which the Governments of sixteen States were officially represented as well as municipal and school authorities and educational associations of 28 countries. This technical Conference, which was convened in a scientific and impartial spirit by the School of Educational Science (Institut J. J. Rousseau at Geneva), has furnished the Secretariat with a great part of the information on teaching which has been collected.

In addition to the replies to the questionnaires as to experiments that have been made and results obtained by teaching Esperanto in schools, the Secretariat has received a further number of documents and proposals concerning the general problem of an international language. Influential Scandinavian associations have proposed that English should be adopted as the world-wide auxiliary language. In certain American circles a revival of Latin was suggested. We have also had schemes laid before us for new languages such as Occidental, Parlamento and Neo-Latina, and attempts to reform Esperanto, such as Ido and Esperantide. The Secretariat has sometimes been asked to set up a sort of linguistic tribunal to judge of the respective merits of the languages proposed. These documents have been examined with the utmost care, and an endeavour has been made to collect information on all sides of the question.

The following remarks may be of some interest to the Assembly; it is obvious that the problem of an international language is both a practical and a linguistic one. It is not enough to decide on the best possible language (on the supposition that a universally accepted principle can be found). We must not only discover a language which is universally accepted as satisfying certain requirements; we must also see that it is adopted and taught. Experience, the prestige already acquired and the resources in books and teaching staff must be taken into account. The Governments cannot be asked to launch out on an entirely theoretical adventure.

From this point of view, it is evident that some of the languages proposed, such as English and Latin, have great advantages, but their drawbacks are obvious. French, which is an admirable literary language and which plays a leading part in diplomatic relations in Europe, has also claims to universality. These two diplomatic languages French and English will certainly continue to play an important part in the intercourse between intellectual circles. Spanish, again, which is the official language of 17 States in Europe and America, is daily increasing in prestige. It would touch on too delicate a question to attempt to establish the supremacy of one national tongue over all others.

Latin has at least the advantage of being a neutral language from a political if not from a religious point of view, but it is difficult to learn, and is therefore not very accessible to the masses; its vocabulary, too, has long ceased to meet the needs of modern life. To restore its practical role as an international language, in which it was formerly so useful, it would be necessary arbitrarily to revise its vocabulary and to simplify its grammar. Many admirers of the language of Cicero would prefer in that case that an artificial language should be chosen and classical Latin be left untouched.

An artificial language lacks the prestige conferred by centuries of long historical and literary tradition, but at the same time the whole of its vocabulary can be borrowed from existing languages and can benefit from that tradition. On the other hand, it may be infinitely easier to learn than a national language whose grammar is full of irregularities. In course of time it may become flexible and gradually acquire new words and phrases, particularly if talented writers and orators use it, but it can never be more than a secondary language, limited to exceptional relations between persons of different nations; it will therefore be of a practical and conventional nature and could not compete with languages which have an historical tradition (Hindustani plays such a part as a practical auxiliary language in India).

The progress of linguistic science, has brought about a more or less uniform conception of what is required in an international language. All the later systems devised since and including Esperanto are very

much alike and are based on the same principles: a vocabulary drawn from the elements common to the modern languages of Europe and America, a grammar reduced to a minimum, the Latin alphabet and simplified spelling. The differences between the later systems are so small that many, like Ido and Esperantide, are really only modifications of Esperanto [*ĉi tie estas aldonitaj fraz-specimenoj en Occidental, Esperantide, Ido kaj Esperanto*].

It would be rash to deliver a judgment as to the actual importance of these differences, which are relatively slight. They are explained by a simple difference in the point of view; in some systems, like Occidental or Ido, great importance is attached to the effect produced by written texts on an inexperienced Western reader; in others, like Esperanto, the aim is to attain the maximum of simplicity for all peoples, taking also into account the difficulties of Orientals. Esperantido, and Occidental are more recent than Ido, which their authors criticised „for being a backward step rather than a progress upon Esperanto, the grammar of which it made more complicated.“

The difficulty is that, although linguists agree upon the main principles, they disagree — sometimes vehemently - upon details of application which appear to them perhaps more important in theory than they are in practice.

A study of the history of the proposed reforms such as Ido and Esperantide, which are in many points contradictory, leads to a fear that if a new committee of theorists met to-day, such as the committee which proposed Ido in 1907, it would propose further modifications which in their turn would be criticised at the end of a few years and so on indefinitely. It is to the interest of the world to have *one* auxiliary language, not two or three, and, from a practical point of view, there is less risk in taking one of which some experience has been gained, and which has already attained some tradition and a guarantee of lasting unity.

An eminent body like the British Association of Sciences, after having examined different proposals and rejected Latin, came to the conclusion that Esperanto and Ido were both suitable (from a linguistic point of view) and that they were not prepared to choose between the two. Other organisations, such as the Paris Chamber of Commerce and the Finnish Parliament, found that Ido was an unnecessary complication and pronounced definitely for Esperanto. The World Congress of International Associations, which met at Brussels in 1920, recommended all those who advocated an international language to concentrate on Esperanto (the French and Italian Associations of Sciences pronounced for Esperanto).

It seems certain that there may be more than one suitable form of language and that it would be rash to claim that any individual one is incontestably superior to all the others on all points. This is often a question of the social or geographical point of view rather than of scientific judgment, and what seems a defect in the eyes of one is often an advantage in the eyes of another.

The Secretariat has been instructed to study the question specially from a practical point of view, basing its enquiries on facts and more particularly on the teaching of Esperanto in schools. Esperanto is certainly the most widely spoken artificial language in universal congresses and in gatherings of all kinds, in travelling, in international offices, and even in the theatre. This makes it a living language — a characteristic not possessed by any of the systems which are only written and not spoken. It has become possible to express feelings in it. After 35 years, the language has begun to attain a style. There are some writers and

speakers who really use it with force and elegance. Its sonorous qualities remind one of the Romance languages of the South, due to the fact that the accent rests on the penultimate syllable and that the endings are vowels.

From the point of view of material, Esperanto possesses a library of about 4 000 printed works, both translated and original. There are reviews and publications of all kinds, text-books and dictionaries in almost all languages, and a staff of teachers in quite a large number of countries. What it still lacks is technical vocabularies for several important sciences. There already exist Esperanto vocabularies for chemistry, pharmaceuticals, mechanics, navigation and botany, but there are none for electricity, physics and geology. The Esperanto Academy should have these vocabularies prepared at once. The lack of financial resources seems to have been the chief cause of this delay.

In the spoken language Esperanto has hitherto been very chary of creating new words because it was feared that it might become complicated, but the authors are gradually adding to the vocabulary and the Academy is registering roots which come into general use. All the work undertaken, even outside Esperanto and even by its critics, could perhaps be used for the further development of the language. Work like that of Peano (international vocabulary), de Saussure (Esperantide) and L. de Beaufront (Ido) can render great assistance to the Esperanto Academy from the point of view of its future dictionary.

II. Esperanto in Public Education

Dr. Zamenhof (whose pseudonym was Dr. Esperanto), published his first text-books in Warsaw in 1887. He was born in 1859 and died in 1917. He strove throughout his life to accomplish a dream of his childhood: to reconcile the nations by enabling them to understand one another. Language for him was not an end in itself but an instrument of human concord.

When taking part in the Thirteenth Universal Esperanto Congress at Prague, where 2 500 representatives from all countries in the world were gathered together, the Under-Secretary-General of the League of Nations was struck by the high aims and the spirit of enthusiasm for international co-operation which animated the Assembly. He pointed out in his report that the development of the language and its vitality owe much to the powerful spiritual impetus given to the movement and to Esperanto literature by Dr. Zamenhof. It is in the countries of Eastern and Northern Europe that the language found its first thousands of students, who banded themselves together under the aegis of the Review 'Lingvo Internacia' founded at Upsala in Sweden.

Since the universal exhibition in Paris in 1900, the movement made rapid progress in France, where it received a warm welcome in the university world. From that time onwards it was France who worked to make Esperanto known abroad and who aroused the interest of foreign official institutions.

The principal leaders of the Esperanto movement before the war were almost all French university men. The rector of a French university was President of the Esperanto Academy, and a member of the Institut de France was at the head of the Congress Committee.

In 1905, the Government of the French Republic awarded the Legion of Honour to Dr. Zamenhof, and the first Universal Esperanto Congress was held in France. The Tenth Congress was to take place at Paris on August 1st, 1914, and 4 000 representatives were to take part in it. The war put a stop to this development.

The world disaster, however, which brought whole nations face to face, made more tragically evident the need for an international language in the work of the Red Cross, relief work among the wounded, the prison camps and the intercourse between allied armies. The French Under-Secretary of State for the Army Medical Service made arrangements in an official circular dated May 20th, 1916, for the distribution of Esperanto Red Cross manuals to the staff of the Army Medical Corps. In the great internment camps in Siberia, thousands of men of all nationalities learned Esperanto in order to get acquainted with each other and with their Japanese guards. Facts such as these induced the 10th International Red Cross Conference, which was convened after the war, to recommend the general study of Esperanto „as one of the most powerful means of obtaining international understanding and co-operation in the realisation of the humane ideal of the Red Cross.“

Before the War Esperanto was chiefly taught to adults by private associations or in evening courses. 1 574 associations were registered in 24 countries. At the same time optional instruction in the international language had been inaugurated in the primary schools of Lille and at the Lycee de St.-Omer, in France. In 1916, the educational authorities of Eccles, near Manchester, in England, with the consent of the Ministry of Education, organised in one of their schools the first experiment in the compulsory teaching of Esperanto.

It was seen that the maximum utility hoped for would only be realised when the international language was taught as a second language to all school-children throughout the world. The example given was soon followed by other municipalities in England, and by the Ministries of other States.

To-day, Esperanto is taught in primary or secondary schools in about 320 towns in 17 different countries, and in evening classes in about 1 200 towns scattered throughout 39 countries of the five continents. The following are the countries in which an official decision has been taken by the State or by important local authorities.

[Sekvas la detala raporto pri la unuopaj landoj, ankaŭ pri Svislando:]

In Switzerland, no central educational authority exists; every Canton is autonomous in this respect. In 1921-1922, the Board of Education in the Republic and Canton of Geneva introduced compulsory instruction in Esperanto as an experiment in the final-year of the primary schools. There are thirteen classes with four hundred pupils of both sexes (from thirteen to fourteen years of age).

Esperanto is taught in a social school for women at Geneva, in a seminary at Zug, in a private school at Zurich, in a college at Schwytz, and in evening classes held by commercial and other associations in nineteen towns.

[La raporto pri la unuopaj landoj estas daŭrigita.]

III. Results of Teaching

The Secretariat has received most interesting reports from various Ministries of Education with regard to the results obtained by teaching Esperanto in schools. An important memorandum has been supplied by the British Board of Education which replied to the questionnaire by sending two reports prepared especially and independently of one another by two school inspectors of His Majesty's Government.

These reports, which express the personal opinions of the inspectors and must not be taken as necessarily expressing the views of the Board of Education, state that since 1916, Esperanto has been introduced as a compulsory subject in certain elementary schools as an experiment and that the pupils take great pleasure in this instruction. There was no need to engage special staff, as the masters themselves undertook to give the lessons.

The reports state:

„As a means of improving the English in elementary schools, Esperanto deserves serious consideration..... The teachers say that these children speak better, write better composition, and are better able to follow the intricacies of English grammar. The inspectors who have visited the schools are in substantial agreement with this statement.

„The same claim is made for Latin and may be made for other languages in a greater or less degree. The greater the exactness of a language, the greater may be its value to those who use an inexact language.

„Precision of statement implies a precise knowledge of the individual word. In learning Esperanto, a child comes in contact with a large number of roots, most of them found in English as well, and sees how from these roots new words can be built. He will thus probably increase and certainly improve his vocabulary, and may acquire the beginnings of a scholarly appreciation of words.

„Finally, this language is grammar incarnate. It has few rules and these rules have no exceptions. Every noun ends in *o*, every adjective in *a*, and each tense of the verb has its own termination. The parsing of such a language is akin to the "colour parsing", which appeals so strongly to young children, and its study might well help to direct the explorer through the shoals and quicksands of English grammar.

„It has indeed been suggested that it would be worth while to study Esperanto as a dead language, merely as a means of learning grammar, but to do this would be to deprive it of what appears to be its chief attraction to young children: the ease with which it can be acquired as a means of oral expression...

„Esperanto has proved helpful in acquiring foreign languages. It is easy to learn, and consequently the student soon reaches a stage at which he can put his knowledge into use, *i.e.*, a stage at which the study becomes interesting. This is not the case with the study of a natural foreign language. The first foreign language to be learnt is the most difficult, because each helps the study of the one which follows. Hence it would seem, and experience supports the view, that a knowledge of Esperanto is a direct help towards the study, on the part of persons without great linguistic ability, of natural languages.

„From an educational point of view, the best way of regarding Esperanto is not on account of its direct usefulness, which of course must be small until most people have learnt it, but because it is ‘language’ in general, *i.e.*, a generalised grammar and vocabulary.

„In a report, intended for more or less general application, on Esperanto in a public elementary school in Liverpool recently, the inspector said that the boys of 12 to 14 years of age who had been under instruction for 1 1/2 hours per week for 14 months had already acquired a fair grip of the language; their vocabulary of ordinary words was reasonably extensive and they could form sentences in Esperanto with due regard to construction and grammar. He also said that the knowledge acquired was equivalent to such a knowledge of French as would enable a tourist to ‘find his way about’ in France. By the end of the two-year course, he estimated that the boys would have had all the definite instruction they would need in order to be able to read such Esperanto books and carry on such Esperanto conversation as would be proper to their years. After a few months of study, the pupils correspond with children in other countries.“

The reports state:

„Esperanto can give no such intimate knowledge of the life and thought of a particular people as that people's own language can give; but it is a means of cultivating a nodding acquaintance with many peoples. The children in the Worcester school have corresponded with children in 27 foreign countries, and the correspondence of the other schools is little less widely distributed. This correspondence, it is true, consists for the most part of the interchange of personal details and picture postcards, but it serves as a valuable incentive to the study of geography...

„On the whole, then, it would appear that Esperanto has little commercial value at present, but a fair amount of culture value of which full use has not yet been made, and very considerable value as a means of improving English.

„There appears to be ample justification for allowing the present experiments to go on, and even for encouraging other experiments in the large towns and especially in the large seaport towns.“

The reports that we have received from other Ministries of Public Education confirm and emphasise most of these remarks. Several of these reports insist upon the great moral influence exercised on the children by correspondence with school-children of other countries and by the use of Esperanto, which develops their interest in foreign nations, their taste for geography and history, and often even a spirit of international service and of human solidarity regarding which remarkable examples have been communicated to us. Many teachers make use of the Esperanto lesson to make the children interested in the League of Nations and its great ideal of universal peace and co-operation.

At the International Conference of Experts which met at the Secretariat, the reports of Scottish and Italian school authorities pointed out that the vast majority of poor children could not hope to study foreign languages and that it gave them pleasure and a feeling of pride to be able at least to write and to speak Esperanto, which gave them a wider outlook on the world. In the elementary schools in Milan, the children were made to read anthologies of the fables and legends of different peoples. In Czechoslovakia, school-

children exchanged drawings, stamps, descriptions and maps with children in other countries. They explained the spelling of their mother-tongue to each other.

The Oriental delegates pointed out that Esperanto provided the pupils in their countries with a simplified type of European language which gave them a key to understanding the others. A voting Chinese could learn Esperanto in two years, while he needed six to learn English and still longer to learn French. Students sent to the Franco-Chinese Institute at Lyons, knowing nothing but Esperanto, very quickly learnt French.

In most cases it has been found advantageous to have Esperanto taught in the last years of the elementary schools as a first foreign language; pupils who are unable to continue their studies are at least in possession of a second language which may be of practical use to them. Those who are able to pass on to the secondary schools have had in its study an opportunity of estimating their capacity for languages. Those who have a gift for languages can go forward with their minds better prepared. Those who have not can give their time to other studies better suited to them. Time is gained in both cases. These are the conclusions arrived at by the Technical International Conference of Educational Authorities.

In regard to adults, the Ministerial Reports received state that in Slav, Germanic and Latin countries, the public courses in Esperanto generally consist of from 20 to 30 lessons; in Far-Eastern countries of from 50 to 60 lessons. In Germany and in Spain, where there are many Trade Union courses, manual labourers, knowing only their mother-tongue, manage to speak Esperanto at the end of a winter's course, working two evenings a week. Of course, everything depends on the keenness and intelligence of the pupil. Some Esperantists make the mistake of exaggerating the easiness of the language. It may, however, be stated with perfect truth that Esperanto is eight or ten times easier than any foreign language and that it is possible to learn to speak it perfectly without leaving one's own country. That in itself is a very appreciable result.

IV. Practical use of Esperanto

According to the incomplete statistics which we have been able to compile, about four million Esperanto text-books have been sold throughout the whole world, and there must be nearly seven hundred thousand adults who have followed Esperanto courses. If we include the people who learn Esperanto at school, this number must have increased in 1922 by about one hundred thousand, and there is reason to suppose that this increase will be greater every year.

On the other hand, the war and the universally high death-rate must have reduced by about half the number of Esperantists who were in existence before 1914. It is therefore rather difficult to fix even an approximate figure for the Esperanto public. It is probable that out of one hundred persons who have learnt the language there are not half-a-dozen who are members of Esperanto propaganda societies. The total number of foreigners who belong to English or French clubs abroad is also not very great. In many towns this number is far smaller than that of the Esperantists of the local societies which have often 150 to 200 active members. Only enthusiasts join, and the national Esperanto associations only include the propagandists.

The practical use of Esperanto is assisted by the remarkable work of the 'Universala Esperanto Asocio', the branches of which are spread over five parts of the world like a spider's web. This organisation has delegates in a thousand towns of 39 countries. Every year it publishes a Year-Book with an alphabetical list of the towns and the addresses of the representatives there. The latter, who more or less act as Esperanto consuls, supply any information which may be required, act as intermediaries in negotiations, meet travellers at the stations or act as guides in showing them round the district.

For instance, the delegate of a small town received in a month 72 letters in Esperanto coming from 26 different countries. He rendered commercial assistance in 22 cases. He answered three requests for information in the case of tourists, two enquiries as to hotels, four with regard to the cost of living, five with regard to public or boarding schools, two with regard to interned persons who had disappeared, three on questions of law, or voting, and seven on questions of labour and wages. He met 18 persons at the station and showed 12 round the town. A member of the L.E.A. can, his Year-Book in hand, obtain information with regard to all countries, get into touch with people everywhere by correspondence or when travelling. If he applies to the representative of the U.E.A. in any town, the latter can put him into touch with Esperantists in different circles, even if that language is not generally spoken in the town. Several cases have been brought to our notice of lecturers who have gone on tours lecturing in Esperanto, and who in many towns have collected audiences of from 100 to 2 000.

It is clear that if Esperanto were taught in all schools, those speaking it would be understood everywhere by the whole population, whereas at present only a very small part of the public uses it: it must be admitted, however, that even under present conditions this language can be of very great service, thanks to its practical organisation and to the fact that it has spread to most countries of the world. In almost all towns of the world there are people who know Esperanto.

A merchant in a little town in Sweden, for instance, receiving a letter in Esperanto from Brazil or Japan is more certain of being able to get it translated on the spot than if it were written in Portuguese or in Japanese.

A circular or a pamphlet printed in Esperanto can be circulated throughout the whole world at very slight expense, without the trouble of translating it into 20 or 30 languages and of finding agents to distribute it. Almost all international exhibitions use Esperanto to advertise in foreign countries and find it profitable to print their prospectuses in that language.

To our knowledge, this was done in the case of the Exhibitions at Paris, Lyons, Leipzig, Frankfurt, Basle, Padua, Lisbon, Bratislaw, Bordeaux, Breslau, Barcelona, Malmoe, Prague, Vienna, Reichenberg, and Helsingfors. For these Exhibitions Esperanto was used in correspondence; seven of them established an Esperanto section.

In 1921, the International Labour Office made a small experiment. It published in Esperanto three documents on its work and organisation and had them distributed by the representatives of the U.E.A. The result was the appearance in the daily newspapers of 219 newspaper articles on the International Labour Office in 21 different languages, cuttings of which were collected by the International Labour Office. Since that time, the International Labour Office answers in Esperanto letters which reach it in that language. It has

been encouraged in this practice by the adoption of a recommendation brought forward at the Third International Labour Conference by M. Justin Godart, the French delegate, and Mr. Matsumoto, the Japanese Delegate. The Brazilian Government published in Esperanto the official documents about its centenary and its exhibition. We have had before us catalogues in Esperanto from commercial houses of every kind and from every country. Esperanto has already attracted the attention of the *Chambers of Commerce*, for those of Paris, Beauvais, Beziers, Calais, Grenoble, Le Creusot, Lyons, Limoges, Macon, Moulins, Saumur, St-Omer, Le Treport, Tulle and Tarare (France), Lausanne and Locarno (Switzerland), London, Bath, Barnsley, Plymouth (England), Cracow (Poland), Cluj (Roumania), Brünn, Budějovic, Hradec Králové, Olomouc and Reichenberg (Czechoslovakia), Barcelona and Huesca (Spain), Dresden, Königsberg, Leipzig, Nuremberg, Potsdam (Germany), Sofia (Bulgaria), Budapest (Hungary), Torino (Italy), Tokio and Yokohama (Japan), Los Angeles, New York and Washington (United States of America), Rio de Janeiro (Brazil), the French Chamber of Commerce in London, the French Committee of the International Chamber of Commerce, the Brazilian Commercial Association and the Congress of Australian Commercial Travellers have taken steps to support Esperanto. There are special associations for the spread of Esperanto in commerce in the Argentine, Australia, Austria, Belgium, France, Germany, Great Britain, Hungary, Japan, United States of America, Portugal, Sweden and Switzerland. An international review, *Komerca Revuo*, is published in Esperanto at Zurich.

Guide-books of almost all the chief towns of the world and illustrated books on Touraine, Bosnia-Herzegovina, Algeria, the Oberland and Scotland, etc., have been published in Esperanto by tourists or local bodies. The important part played by the Touring Club of France in introducing Esperanto into that country is well known. On October 4th, 1921, the Czechoslovak Touring Club adopted it for its foreign propaganda. The corresponding organisation in Finland has done the same, and the railway administration of that country has used Esperanto in its time tables. In Czechoslovakia a circular issued by the management of the railways offers certain advantages in respect of wages to employees speaking this language.

International organisations and offices are very specially interested in the spreading of an auxiliary language; Esperanto has been adopted or recommended by a number of them [*en la piednoto estis listigitaj multegaj organizaĵoj*].

In the case of most of these offices, the use of Esperanto is still a novelty. On the other hand, there are international organisations which are entirely based on Esperanto, and which publish their review, their bulletin, or their communiqués in that language alone. These are the Esperanto associations of scientists, writers, men of letters, teachers, jurists, doctors, chemists, railway men, government officials, postmen, policemen, internationalist workers, catholics, free-thinkers, clergymen, boy scouts, etc. The general assemblies of these associations have developed the use of spoken Esperanto in technical discussions. Lectures in Esperanto are given at the International University at Brussels. In 1920, lectures in that language by Professor Vanverts, of Lille University, on 'The treatment of cancer' and by Dr. Corret on 'Wireless telegraphy' were attended by large audiences.

It is strange that since 1905 Esperanto should appear to have become almost more a spoken than a written language. Apart from the Esperanto universal congresses at Boulogne, Geneva, Cambridge, Dresden, Barcelona, Washington, Antwerp, Cracow, Berne, The Hague, Prague and Helsingfors, attended by a

thousand or two thousand persons, every year a whole series of international or regional meetings are held which are also often attended by a great number of people and in which Esperanto is the only language used.

We have witnessed the case of the International Conference of Educational Authorities at the Secretariat of the League of Nations in which the debates were in Esperanto. We were much struck by the ease and rapidity with which delegates from all countries express their ideas and understand each other; moreover, the discussions are not interrupted by translations. As many as 32 speakers were heard at the same meeting and an amount of work was done in three days which might have taken 10 days to accomplish in an ordinary conference using several official languages. Of course, the nationality of certain delegates is sometimes recognised by their accent, but this is not so in the majority of cases, since the pronunciation of Esperanto, like that of Italian, seems to be much more uniform and more easily acquired by all nationalities than that of English or of French, for instance. Anyone who came into the room without warning would think he was listening to a discussion in Portuguese or Roumanian.

The unanimity and equality produced in such a meeting by the use of a common language are very striking. It puts everybody on the same footing and allows the delegate from Pekin or The Hague to express himself as forcefully as his colleagues of Paris or London. Some speakers express themselves with great eloquence in Esperanto. This frequent use of Esperanto as a spoken language has not been without an influence on the written tongue which is gradually becoming more flexible. The object of an international language is obviously not literary, but people of taste should be able to give it elegance and style.

The library of the Esperantist Central Office in Paris contains 4 000 volumes, and that of the Universala Esperanto Asocio in Geneva 3 200. Since 1920, on an average, a new book in Esperanto on scientific or other subject appears every other day. Text-books and dictionaries exist in English, Arabic, Armenian, Czech, Bulgarian, Danish, Esthonian, Finnish, French, German, Greek, Welsh, Hebrew, Spanish, Dutch, Hungarian, Icelandic, Italian, Japanese, Georgian, Catalanian, Chinese, Croat, Latin, Latvian, Lithuanian, Polish, Portuguese, Roumanian, Russian, Ruthenian, Ukrainian, Serbian, Slovakian, Slovenian, Swedish, Turkish and Visayen (Philippine Islands).

Technical dictionaries have been published dealing with anatomy, chemistry, mathematics, navigation, music, photography, pharmaceutics, philately and ornithology, and also an encyclopedia and a general technical and technological vocabulary.

The Esperanto Press includes about 100 reviews and periodicals, monthly, fortnightly or weekly, which deal either with special subjects or with the general interests of Esperanto, while some are intended to furnish foreigners with information regarding the resources and the national life of any particular country.

A special review for the blind is published in raised braille type and would even appear to be the most widespread of all newspapers printed in this type since it is read in all countries.

Most Esperanto periodicals publish advertisement pages which show that there exists a certain amount of commercial intercourse and exchange of transactions of all kinds carried on through this language. There is therefore a living community which makes a successful use of a neutral international language in its work, its correspondence, and its travels. This result has taken half-a-century to produce.

Language is a great force, and the League of Nations has every reason to watch with particular interest the progress of the Esperanto movement, which, should it become more widespread, may one day lead to great results from the point of view of the moral unity of the world.

V. Conclusions

The results of the enquiry carried out by the Secretariat in pursuance of a decision of the Second Assembly of the League of Nations, can be summarised as follows:

1. Leaving aside the question of the diplomatic language, the need for an auxiliary language in all direct international relations seems to be everywhere keenly felt.

2. The majority of the eminent scientific and commercial bodies who have studied this problem declare themselves in favour of a neutral and simplified language, which would not encroach on the age-long prestige of the national literary languages, and they generally recommend Esperanto.

3. Esperanto appears, indeed, to be one of the most perfect, probably the simplest, and at all events the most widespread, of the proposed conventional languages.

4. Esperanto is suitable as an auxiliary international language and, through its considerable use during the last thirty-five years, both in writing and speaking, it has developed some qualities of a living and supple language, capable of further development.

5. Esperanto is taught either as a compulsory or optional subject in elementary or secondary schools of seventeen States, in accordance with legal provisions, ministerial decrees or the decisions of municipal authorities.

6. Experiments made in schools of different countries prove that Esperanto is very easy to acquire, since European and American children learn it in one year, working two hours per week, and children of the Far East learn it in two years, with the same number of hours of study, whereas they require six years study, devoting to it four or five hours per week, to acquire any other European language. In the case of adults, the time required is very much less — usually 25 to 40 lessons being found sufficient.

7. Esperanto does not overload the curriculum of the schools, and does not compete with the national literary languages, since experience shows that it rather helps the study of these languages and saves time, serving as it does as a logical introduction to Latin, Greek and modern languages.

8. The school authorities who teach Esperanto would like to see the stability of the language guaranteed by some international recognition, which would enable the Esperanto Academy to control its normal development whilst continuing to maintain its unity.

9. The spread of Esperanto is considered by several Governments to be an important step in the progress of civilisation, but its introduction as a compulsory measure in schools largely depends upon some

kind of international agreement guaranteeing that a sufficiently large number of States are ready to take the same step.

10. Austria, Bolivia, Brazil, China, Denmark, Egypt, Hungary, Japan, Norway and New Zealand, have already notified the International Bureau of the Telegraphic Union of their willingness that Esperanto should be admitted for international communications besides the national languages.

11. The use of Esperanto appears to foster a spirit of international solidarity, which is entirely in harmony with the aims of the League of Nations.

In view of these facts, which have no bearing on the present practice of the League with regard to languages, the Assembly of the League of Nations might consider certain recommendations in response to the wishes which have been voiced so often and in so many quarters.

It might draw the attention of the States Members to the results of the experiments made in the schools of those States in which Esperanto is taught and ask them to consider the recommendations of the International Conference on Esperanto in Schools at which 16 Governments were represented (see Annex). It might further point out that Esperanto is recognised by several States as an auxiliary world-language for commerce and science, that it is already used by thousands of people in many countries for their international relations and it might suggest as a consequence that Esperanto should be admitted in postal and telegraphic service in addition to the national languages. Lastly, it might instruct the Secretariat to continue to watch the progress of Esperanto and to report on it.

Annex

MEMORIAL

addressed to the League of Nations by the International Conference on the Teaching of Esperanto in Schools, held at the League of Nations, Geneva, April 18th to 20th, 1922.

We, educationists from 28 countries (including official representatives of 16 Governments), assembled in Conference at the League of Nations in Geneva: affirm our belief that at the root of the present deplorable condition into which the civilised world has fallen is the misunderstanding and mistrust which divide the peoples from one another.

We affirm our belief that the only certain remedy for this evil is education and the principle of international approximation for which the League of Nations stands.

We welcome as one of the most valuable contributions to the solution of the problem of the reconstruction of the world the international auxiliary language Esperanto, and express our conviction that it should be made part of the educational programme of every civilised country.

We desire to make known to the League of Nations the results of our experience in teaching Esperanto in schools in different parts of the world.

We find that Esperanto is entirely adequate for practical use as an international language for all the purposes in speech and writing for which a language is required; and that, moreover, it possesses remarkable qualities which establish its value as an educational instrument.

It is valuable as an aid to the correct use of the mother-tongue, shown by improvement in pronunciation and enunciation, better choice of words and knowledge of their meaning, improvement in spelling, and knowledge of the principles of grammar.

It is valuable as a stepping-stone to other languages, modern and classical, lightening the task and saving the time of the teacher in explaining grammatical forms, providing familiar roots, and bringing to the task of expression a mind already accustomed to express itself in more than one language.

In our opinion, children should be taught Esperanto as the first language after the mother-tongue in the elementary school. This would provide those pupils who must leave at the earliest possible moment with a complete knowledge of a second language which they can use for practical purposes; it would demonstrate whether those who proceed to the secondary school have an aptitude for further language studies, and would send those forward who have such aptitude with minds prepared, and thus effect an economy of time and better results in those studies; and those pupils who have no aptitude for languages could be diverted to more congenial studies.

It is our experience that a knowledge of Esperanto has developed in our pupils a more real knowledge and appreciation of geography, world history, and moral education, and a greater and more sympathetic interest in foreign peoples, and their customs, literature, and art, and also in the peace of the world, and the League of Nations. This has been chiefly aided by the interchange of correspondence, illustrated postcards, and drawings, with children in other lands; the reading of international gazettes in Esperanto, and the study of the literature of various countries in the language. Pupils are able to engage in correspondence after a few months' study of Esperanto. The advantage of this correspondence is that it is not confined to any one country, it being a common experience for the pupils in a single school to have correspondents in many countries.

With two lessons per week of one hour each the pupils should be able to obtain a sufficient mastery of the language in one year, such as is not possible in any other language under similar circumstances under three years.

We submit this Memorial to the earnest consideration of the League of Nations and cordially recommend you to encourage the teaching of Esperanto, not only because of its utility in commerce, science, and other international activities, but also because of its value as a stimulus to that friendly relationship between the peoples of the world which is the true aim of the League of Nations.

RECOMMENDATION PROPOSED TO THE LEAGUE OF NATIONS BY THE INTERNATIONAL CONFERENCE ON THE TEACHING OF ESPERANTO IN SCHOOLS.

The International Conference on the Teaching of Esperanto in Schools, which met at the Secretariat of the League of Nations on April 18th-20th, 1922, having examined the experiments made and the results obtained in this subject, submits for the favourable consideration of the League of Nations, the following recommendation, which would meet the desire of the school authorities represented at the Conference:

„In view of the linguistic difficulties which hinder direct relations between nations, and the urgent necessity of remedying them in order to facilitate good understanding between nations;

„In view of the considerable extent to which Esperanto has spread and developed, and the interesting results obtained from the teachings of this auxiliary language in the public schools of several States in which its educational value has been recognised:

„The League of Nations recommends that this teaching should be made general in the public schools of the whole world as a practical and popular means of international intercourse in no way calculated to prejudice the age-long prestige of civilised national languages.

„The League of Nations invites its Members to inform it of any measures which they may decide to take on this subject, either by legislation or by administrative decrees, in order that the Secretariat may inform them in turn how far these measures are reciprocal and universal.“

INTERNATIONAL AGREEMENT ON ESPERANTO IN SCHOOLS PROPOSED BY THE GENEVA CONFERENCE.

„The signatory States, acknowledging the importance of spreading the universal use of an auxiliary language in order to facilitate international communications, agree gradually to introduce the teaching of Esperanto into their State schools, and to inform the League of Nations of the steps which they decide to take to that effect, either by law or by decree.

„The present agreement will become obligatory only when it has been signed by ten States, five of which at least should be European States.“

Antologio XVII

Gonzague de Reynold

Ĉefa raportisto de la Komisiono pri Intelekta Kunlaboro de Ligo de Nacioj, Ĝenevo

Le problème de la langue internationale (1925)

En: *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève*, 1925

Enkonduko:

Gonzague de Reynold (1880-1970) estis konata romanda aristokrato el Friburgo, katolika intelektulo, patriota verkisto, konservativa ĵurnalisto kaj historiisto, dekstre orientita politikemulo. Li apartenis, kune kun la verkisto Charles-Albert Cingria (1883-1954), iusence al la klasikaj fi-personoj por la e-istoj, inter kiuj de Reynold eble estis la ĉefa negativa figuro. Fifama en planlingvaj medioj fariĝis dum la 1920aj jaroj lia polemiko kontraŭ la neŭtralaj universalaj lingvoj en Ligo de Nacioj, kie li povis libere kaj senskrupule esprimi sian malŝaton kontraŭ Eo kaj malhelpi rezolucian proponon favore al la eventuala internacia agnosko de Eo.

Gonzague de Reynold ja konstatis, ke la lingva situacio en Eŭropo fariĝis pli kaj pli peza pro la konstanta aldono de novaj oficialaj lingvoj pro la ekesto de novaj ŝtatoj. Kaj evidente li komprenis, ke la rivaleco inter la popoloj daŭre malhelpus al ili akcepti la hegemonian pozicion de alia popolo aŭ lingvo, kio estus la kialoj por pravigi la ekziston de strikte neŭtrala universala helplingvo. Malgraŭ tio de Reynold estis konvinkita, ke la neceso de neŭtrala universala lingvo ne estas tiom urĝa. Kvankam la neŭtralan universalan (aŭ artefaritan) lingvon en si mem Gonzague de Reynold juĝis negative, tamen li opiniis, ke valoras la penon studi la temon.

Por taŭgi kiel neŭtrala universala lingvo ĝi devus esti almenaŭ samvalora kiel unu el la grandaj vivantaj naciaj lingvoj, li skribis. Se tia lingvo montriĝus tro simpligita kaj reduktita al mekanika sintakso aŭ al vortaro nesufiĉe riĉa kaj preciza, ĝi riskus fariĝi danĝera por la alta kulturo kaj maltaŭga por la tradukado.

En sia substanca kritiko de la neŭtralaj universalaj lingvoj, precipe de Volapük, Eo kaj Ido, Gonzague de Reynold estis senkompromisa kaj senkompata. Envicigante la internaciajn planlingvojn inter la „infanaj lingvoj”, la aŭtoro konkludis, ke ili estas senutilaj kaj ke ili respegulas la ekstreman formon de la reakcio. Ilia ideala logiko estus nura revo, iluzio. La artefaritaj lingvoj reprezentis por li la spiriton abstraktan, tiun de logikistoj, matematikistoj; ili apartenus al la pensmaniero de la kleruloj, kies mondo estus la signoj, la ĉifroj, la figuroj, la pazigrafioj, la nomenklaturetoj. Adeptojn de tiaj lingvoj de Reynold nomis „aktivaj, kelkfoje nediskretaj fanatikuloj“, „utopiistoj, internaciistoj, en kiuj la ideologio de la 18a jarcento pluvivas”.

Lia misfamigo de Eo kulminis en la juĝo, ke ĝi estas tiom „barbara“, ke ĝi kreas konfuzojn kaj detruas la senton pri la valoro kaj beleco de la vortoj. Sekve ĝi ne povas esti rekomendata, ja la uzado de tia artefarita lingvo devas esti malkonsilata, ĉar la rezultoj de la instruado de tia lingvo estus damaĝaj. Por latinistoj la tro slaveca Eo estus samtempe efekto kaj kaŭzo de la intelekta dekadenco, sistemo „totale nesufiĉa“. Kun Eo oni troviĝus en stepo, en lingvistika stepo.

Kiel referenca bazo por la kritiko de la planlingvoj al Gonzague de Reynold servis la opinioj de Joseph Vendryes (1875-1960), konata franca lingvisto kaj disĉiplo de Antoine Meillet. Vendryes ne kredis en la sukceson de planlingvoj. Laŭ la konvinko de tiu disĉiplo de Antoine Meillet la ideo de artefarita lingvo estas esprimo de la absoluta malkono de lingva

sistemo (franclingve: langage), de ĝiaj evoluo kaj reguloj. La risiko de disdialektiĝo implicus la danĝeron, ke la sukceso de Eo aŭ de alia artefarita lingvo kaŭzus samtempe ĝian morton.

La nomoj de Edmond Privat (1889-1962) kaj Pierre Bovet (1878-1965), du gravaj referencoj favore al la neŭtrala universala lingvo ĝenerale kaj Eo aparte, entute ne estis menciitaj en la raporto de Gonzague de Reynold, kiu estis publikigita en 1925.

Dum ankaŭ la lingvon Volapük de Reynold nomis „barbara”, eĉ „negra“, pri la idista reformprojekto de Reynold agnoskis, ke ĝi ja liberigis Eon de siaj slavaj trajtoj, de la pezaj aj/oj-diftongoj, de la n-akuzativo kaj de la „mistika etoso“. Tial Ido estis deklarita de de Reynold kiel supera al Eo, sed la idistojn li suspektis kiel „disidentajn e-istojn“. Kompare kun Eo tekston en Ido li trovis „pli klara“ kaj „pli estetika“, malpli „kruda“ (kaj aldonis tekstan specimenon en ambaŭ lingvoj).

Pasie omaĝante la gloran pasintecon de la latina lingvo kiel internacia lingvo de la scienco, filozofio, kristanismo, eklezio, klerularo, politikistaro, diplomataro, nobelularo, kiel lingvo skriba, literatura kaj parola uzata de vastaj tavoloj en plej diversaj landoj kaj kiel studfako daŭre instruata, de Reynold glorigis la latinan kiel „brilegan instrumenton de la intelekta progreso por la tuta mondo“ kaj de la „popolaj liberecoj“ (li referencis ekzemple al Magna Charta). Samtempe li emfazis la grandegan valoron edukan de la latina, ĝian universalecon kaj ĝian elstaran signifon por la kulturita civilizo.

La kritiko kontraŭ la internaciaj planlingvoj de Gonzague de Reynold havis grandparte emocian karakteron. Liaj opinioj estis pure personaj. Supozeble multaj elementoj en tiuj opinioj estis prunteprenitaj el la pamfleto kontraŭ Eo, kiun en 1906 aperigis la romanda verkisto Charles-Albert Cingria en la revuo *La Voile latine*. Tiu teksto estas prezentita en parto V de ĉi tiu Antologio.

Laŭ iniciato de Edmond Privat estis submetita al Ligo de Nacioj rezolucia propono rilate la enkondukon de Eo en la lernejojn de la mondo. En aŭtuno 1922 la Komisiono pri Intelekta Kunlaboro de Ligo de Nacioj, al kiu apartenis Gonzague de Reynold kiel oficiala reprezentanto de la svisa registaro kaj ĝenerala raportanto, ricevis la taskon de la Kvina Komitato de la Tria Asembleo de Ligo de Nacioj studi la demandon de la neŭtrala universala lingvo. Al tio Gonzague de Reynold reagis malfavore kaj atingis, ke lia Komisiono malrekomendis artefaritan lingvon al la Asembleo de Ligo de Nacioj.

La teksto de Gonzague de Reynold, kiu aperis en 1925 en *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève*, estas tamen tre leginda kaj estus eĉ pli brila, se ĝi ne estus tiom plena de evidentaj antaŭjuĝoj kaj diversaj aliaj misoj. Tial ĝi estas prezentinda ĉi tie en sia plena longeco.

Originala teksto (en la franca lingvo):

(La piednotoj de tiu artikolo ne estas konsiderataj, la originala ortografio estas konservita)

I. L'état linguistique de l'Europe et le problème de la langue auxiliaire

Le problème de la langue internationale existe-t-il et vaut-il la peine d'être étudié ? Nous en sommes persuadé. L'état linguistique de l'Europe contemporaine le prouve.

M. A. Meillet, dans son livre sur *Les langues dans l'Europe nouvelle (Paris 1918)*, constate que « la situation linguistique de l'Europe d'aujourd'hui est paradoxale. » Cependant que la civilisation matérielle, la science, l'art même tendent à s'unifier de plus en plus; cependant que les moyens de communication ne cessent de s'améliorer et que par suite la terre semble se rapetisser, les langues qui servent d'organe à cette civilisation deviennent de plus en plus diverses et nombreuses. « La connaissance de l'allemand, de l'anglais, de l'espagnol, du français, de l'italien ne suffit plus à qui veut se tenir au courant de toute la civilisation moderne. » Il en résulte une gêne considérable pour tous ceux qui doivent suivre les progrès du travail dans le monde. « A l'apprentissage, chaque jour plus laborieux, d'une science ou d'une technique, la nécessité d'apprendre des langues diverses, et toujours plus diverses, ajoute une charge qui ne cesse de s'alourdir », et cela sans profit pour la culture universelle. Un besoin de simplification se fait donc indéniablement sentir.

En 1815, la situation linguistique de l'Europe était relativement simple: le français, l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, le russe, le suédois, le dano-norvégien, le portugais, le hollandais, le turc, étaient seuls langues d'Etat en Europe. De fait, les cinq premières jouaient exclusivement le rôle de grandes langues de civilisation. Encore ce rôle était-il plus spécialement réservé au français, qui tenait toujours son rang de langue cultivée et diplomatique, et à l'anglais, qui s'imposait déjà comme première langue commerciale et seconde langue mondaine. L'allemand, ni l'espagnol, ni, cela va sans dire, le russe, ne songeaient sérieusement à leur faire concurrence. L'italien demeurait, pour les étrangers, une langue de luxe, à l'usage des *dilettanti*. Avec le français et l'anglais, même avec le français seul, on était sûr de se faire comprendre dans l'Europe entière et dans presque tout l'Orient. Quant au polonais, au roumain, au hongrois, à toutes les autres langues slaves et balkaniques, elles se trouvaient dans un état intermédiaire entre les langues de grande civilisation et les dialectes. Tout Slave, tout Hongrois cultivé parlait d'ailleurs le français ou le latin: on délibérait en latin au Parlement de Budapest.

Or, lentement, au cours du XIX^e siècle, à mesure que les peuples s'émancipaient ou qu'avec l'idée démocratique se développaient les nationalismes, le morcellement se préparait de cette relative simplicité linguistique. La Grèce et les Etats balkaniques ont été les premiers à naître à l'indépendance politique. Enfin a éclaté la grande guerre. Elle a eu des résultats linguistiques étendus, immédiats, presque effrayants. Elle a détruit la monarchie austro-hongroise, qui était, au point de vue des langues, un habit d'Arlequin dissimulé sous un manteau mi-parti allemand et magyar. Les peuples allogènes se sont séparés de la Russie, l'Irlande a obtenu son autonomie. Le mouvement d'affranchissement s'est étendu jusqu'aux dialectes. Le flamand,

devenu langue nationale en Belgique depuis le 7 juillet 1895, a des exigences de plus en plus impérieuses. En Espagne, le catalan réclame, violemment parfois, son autonomie au nom d'une littérature reconstituée. En Norvège, il y a tout un mouvement pour restaurer l'idiome national, le *maal*, et rejeter la suprématie du danois, duquel l'islandais se sépare. En France, le mouvement provençal, en Suisse, celui du rhéto-roman se poursuivent d'une manière toute pacifique, appuyés l'un et l'autre aussi sur une renaissance littéraire. Il y a même une littérature yiddis[c]h, et l'on assiste à une résurrection de l'hébreu. En Asie, c'est le réveil de l'afghan, du syrien, du persan. En un mot, on se trouve en présence, dans toute l'Europe et même au delà, de ce double fait: multiplication des langues nationales; et, dans l'intérieur des nations, transformation des principaux dialectes en langues littéraires avec tendance à l'autonomie. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et le droit des minorités sortent de toutes parts leurs conséquences linguistiques extrêmes. Dans l'Europe de 1815, il n'y avait guère qu'une douzaine de langues nationales; dans l'Europe de 1925 ce nombre a doublé: le finlandais, le lithuanien, le letton, l'est[h]onien, le polonais, le tchèque, le magyar, le roumain, le serbe, le bulgare, le grec, l'irlandais, l'albanais, sont devenus langues d'Etat.

Cependant il ne faudrait point se laisser trop impressionner par l'aspect tour de Babel que présente aujourd'hui l'Europe linguistique. Certainement, si l'on constate que tous les Etats, — à l'exception de la Belgique (où il y a pourtant près de cinq millions de Flamands), de la Suisse (où l'on trouve pourtant la « curiosité » rhéto-romane), de la Norvège (où le *maal* tend à supplanter le danois), et de l'Autriche allemande enfin — possèdent chacun une langue nationale, une langue officielle, différente de celles de ses voisins, il est naturel qu'on éprouve, par réaction, le besoin d'une langue internationale auxiliaire. Mais il ne faudrait point se presser et prendre des décisions qui risqueraient d'être provisoires, comme est provisoire lui-même l'état linguistique de l'Europe. Cinq langues latines, cinq langues germaniques, une langue et deux importants dialectes celtiques, deux langues baltiques, deux langues finno-ougriennes, plus le grec, l'albanais, le turc, l'arménien même, qui garde une certaine place, et le yiddis[c]h, sans compter tous les dialectes qui ont produit une littérature: l'inventaire est impressionnant. Nous savons ce qu'il en faut retrancher; nous pressentons que des forces économiques et naturelles, peut-être aussi politiques vont opérer la sélection. Néanmoins, si l'on peut estimer que la nécessité d'une langue internationale auxiliaire n'est pas encore urgente, on ne saurait méconnaître un besoin de simplification. Même donc si les résultats doivent être négatifs, le problème vaut donc la peine d'être étudié.

II. Le problème de la langue auxiliaire

Le problème de la langue auxiliaire a trois aspects: ou bien l'on peut choisir une *langue vivante*, — peut-être même, à titre égal, deux langues vivantes; ou bien l'on peut choisir une *langue artificielle*; ou s'adresser enfin à une *langue morte*. Si l'on nous autorise à employer à ce propos cette terminologie hégélienne, nous appellerons *thèse* la solution langue vivante, puisqu'elle est celle qui s'impose au premier abord comme la plus naturelle; *antithèse*, la solution diamétralement opposée: langue artificielle; *synthèse* enfin, la solution langue morte car, nous le verrons, elle peut être une solution conciliatrice.

Mais, avant d'examiner chacune de ces trois grandes solutions, il est nécessaire d'établir quelques principes, et de préciser dès maintenant ce que doit être une langue auxiliaire, quelles conditions elle doit remplir et en quoi consiste ce qu'on peut appeler sa mission. Il y aurait beaucoup moins de malentendus et de

confusions, pour ne pas dire d'incohérence, dans le débat, si l'on s'était donné la peine de s'entendre sur ces préliminaires.

Commençons par déterminer ce qu'une langue auxiliaire doit *ne pas être*. Ici, nous n'avons qu'à citer M. Michel Bréal, dans son étude: *Le choix d'une langue internationale*, publiée dans la *Revue de Paris*, le 15 juillet 1901: « Il ne s'agit pas, — on le comprend bien, — de déposséder personne, mais d'avoir une *langue auxiliaire commune*, c'est-à-dire à côté et en sus du parler indigène et national, un commun truchement volontairement et unanimement accepté par toutes les nations civilisées du globe... c'est en ce sens, et en ce sens seulement, que se pose le problème d'une langue internationale, d'une langue universelle. » Une telle langue devra donc rester modeste et s'interdire la pensée follement ambitieuse de faire concurrence aux autres langues, voire de les supplanter peu à peu. Cela va de soi; il y faut pourtant insister, car il est des utopistes, des internationalistes absolus qui rêvent d'imposer peu à peu à l'humanité tout entière l'unité de langue: à quoi ils visent pour le moment, c'est à propager une « superlangue » (nous ne disons pas une surlangue), qui serait la langue du superétat Société des Nations et de la superéglise, la religion de l'Humanité.

La langue auxiliaire sera donc une interprète subordonnée aux langues vivantes. C'est fort bien. Mais, d'autre part, à moins de la réduire à un simple code destiné aux communications d'élémentaire nécessité, à l'usage des marins, des voyageurs ou des commerçants, — ce qui serait intéressant déjà, certes, mais d'un intérêt limité, — et si l'on veut sérieusement qu'elle serve d'auxiliaire à la diplomatie et à la science, qu'elle facilite même tous échanges d'ordre intellectuel, il est impossible de lui interdire certaines ambitions. Ces ambitions mêmes lui seront nécessaires. Elles peuvent se résumer ainsi: la langue auxiliaire devra être une langue à peu près complète, suffisamment capable de traduire les principales œuvres, scientifiques ou littéraires de toutes les autres langues, de traduire sans la trahir toute la pensée moderne. Si elle n'est pas une langue vivante elle-même, elle devra être de valeur sensiblement égale à l'une de ces grandes langues vivantes qu'on appelle « véhiculaires » ou « de civilisation ».

Il en résulte qu'elle ne saurait être une langue trop simplifiée, réduite à une syntaxe mécanique, à un vocabulaire insuffisamment riche et précis. Une telle langue se détruira de soi-même, lorsqu'elle voudra s'attacher à une besogne écrasante pour elle. Mais cette besogne, auparavant, elle aura réussi à la gâcher: rien n'est plus dangereux pour la pensée qu'une mauvaise traductrice; rien ne contribue davantage à répandre des idées fausses — les plus nocives des idées fausses, — à répandre la confusion dans les esprits. Une langue auxiliaire insuffisante sera vis-à-vis une grande œuvre littéraire, scientifique ou philosophique, dans la même situation qu'un demi-intellectuel vis-à-vis une doctrine qu'il croit comprendre et rendre, mais qu'il comprend et rend mal en réalité. Nous savons où cela conduit: les demi-vérités perdent le monde.

Nous pouvons donc formuler ici une exigence impérieuse: toute langue auxiliaire qui voudrait servir à autre chose qu'à commander un déjeuner dans un hôtel exotique ou à rédiger des lettres commerciales, devra être constituée de telle sorte qu'elle ne contribue point à augmenter encore la confusion dans les esprits, ni ne serve à faire baisser encore le niveau de la culture générale.

Il y a certes des avantages immédiats et pratiques à ce qu'une langue auxiliaire soit très simplifiée et puisse être apprise très rapidement par tout le monde. Mais ces avantages ont, à leurs revers, de graves inconvénients. Le besoin de simplifier, d'unifier, de vulgariser se comprend fort bien: c'est un des caractères

de notre époque d'internationalisme et de démocratie. Mais, s'il dépasse certaines limites assez étroites, il devient dangereux pour la haute culture, pour la civilisation. Apprendre vite sans grands efforts, cela est bien de l'homme moderne qui est un paresseux comme tout homme, mais un paresseux contraint de vivre dans une époque d'agitation. Il ne faudrait pas qu'une langue auxiliaire fût une prime à cette paresse, à cette superficialité.

III. La thèse: Langue vivante

Les principes une fois posés, passons à l'examen de la première solution: la langue auxiliaire choisie parmi les langues vivantes.

Cette solution semble au premier abord la plus naturelle: pourquoi, en effet, se donner tant de mal pour ressusciter une langue morte ou créer de toutes pièces une langue artificielle, lorsqu'on peut faire un choix parmi tant de langues vivantes ?

Pratiquement, la solution est moins simple dès qu'il s'agit de faire le choix. On est obligé de procéder par élimination; à son tour, cette élimination doit se faire au nom d'un principe. Il y a concours entre les langues vivantes. Et voici les conditions: première condition, cette langue doit être une langue de grande civilisation; deuxième condition, elle doit être parlée naturellement par une importante partie de l'humanité; troisième condition, elle doit être « véhiculaire », c'est-à-dire posséder dans le monde entier une diffusion aussi vaste que possible comme langue d'échanges internationaux.

Ces trois conditions doivent être réunies. Le nombre seul ne saurait suffire: s'il ne s'agissait que du nombre, le chinois serait admis à concourir. Or les langues exotiques n'entrent pas en ligne de compte, pour le moment du moins. D'autre part, la langue vivante auxiliaire ne saurait être empruntée qu'à la civilisation dominante, laquelle est encore, pour le moment, la civilisation européenne. En effet, le seul continent qui puisse faire sous ce rapport concurrence à l'Europe, qui le remplacera peut-être plus tard dans ce rôle, c'est l'Amérique. Mais on y parle des langues européennes.

Choisissons donc parmi ces dernières. Nous suivons ici M. Bréal, car il nous semble avoir résolu la solution langue vivante d'une manière particulièrement heureuse. Quelqu'avancée que soit leur civilisation, toujours égale et parfois supérieure à celle des grands, nous n'admettons point les petits pays à concourir. Restent donc les « puissances »: Russie, Italie, Espagne, Allemagne, Angleterre et France. Une des conséquences de la guerre c'est d'éliminer définitivement le russe, qui est d'ailleurs une langue difficile à prononcer, d'une grammaire compliquée, surtout à cause de ses verbes, et qui possède une littérature encore trop jeune, malgré les chefs-d'œuvre qu'elle a déjà produits. C'est d'éliminer aussi, au moins temporairement, la langue allemande: elle a déjà contre elle les difficultés de sa construction syntaxique et de sa grammaire, avec un système compliqué de flexions et de désinences; mais la défaite de l'Allemagne lui a fait perdre momentanément presque tout le terrain économique et politique gagné par sa langue au dehors, a diminué le rayonnement et l'influence de sa pensée.

L'italien sera longtemps encore une langue de luxe: il n'est pas dit d'ailleurs qu'il le sera toujours, car l'Italie, avec sa prodigieuse natalité et la très forte émigration qui en est la conséquence, atteindra peut-être à un rayonnement plus considérable que celui de la France. Ce qui aura pour conséquence une plus grande diffusion de sa langue. Mais, pour le moment, elle reste encore méditerranéenne.

Sa sœur, l'Espagne, marque une avance sur elle, à cause de toute l'Amérique espagnole. En effet, l'espagnol est toujours une des grandes langues commerciales; sous ce rapport, il gagne plutôt du terrain qu'il n'en perd. Langue officielle de dix-huit Etats dont dix-sept sont des Etats jeunes, il voit s'ouvrir devant lui d'immenses perspectives: il l'emporte déjà sur le français et fait concurrence à l'anglais dans toute la région du Pacifique. C'est d'ailleurs une des plus belles langues qui soient, avec une des plus belles littératures.

Si nous maintenons l'espagnol au second rang, avant le russe, avant l'allemand, avant même l'italien, c'est que nous réservons l'anglais et le français *ex aequo* pour le premier.

L'anglais a été fort joliment jugé par M. Bréal:

L'anglais ayant beaucoup erré sur les chemins de la vie, y a laissé tout l'excédent de son bagage grammatical. Il est devenu le plus rapide et le plus sans gêne des idiomes. Il surpasse même à certains égards toutes les simplifications imaginées par les inventeurs de langues artificielles. Avec l'anglais, il n'est plus question du genre des noms, ni de l'accord des adjectifs. Il n'y a plus de conjugaisons, puisqu'à la rigueur un seul verbe suffit à tout. Il déploie une audace de construction et une liberté dans la formation des mots qu'on ne retrouve au même degré nulle part ailleurs. Puisant ses mots indifféremment dans le stock germanique et latin, il est en rapport également familier avec ces deux groupes de langues. Le seul point faible, c'est son orthographe, cette orthographe qui fait rimer richement *créature* avec *preacher* et qui, bien autrement que la nôtre, déconcerte la règle et dérouté les prévisions.

Ajoutons que l'anglais a son système à lui de voyelles, et qu'il est beaucoup plus fragile, plus instable, que le français.

L'anglais, sur le français, a cependant trois avantages: l'avantage *linguistique* d'être une langue extrêmement simplifiée, l'avantage *politique* d'être parlé par plus de 120 millions d'hommes et d'être la langue du plus puissant des empires; l'avantage *économique* de s'imposer déjà comme langue commerciale au monde entier. L'anglais possède donc la plus grande diffusion dans l'espace que langue ait jamais connue; il est déjà la langue la plus universelle, celle qui dispense le plus d'apprendre les autres.

Il semblerait donc qu'il dût l'emporter, si les seules raisons de la simplicité et de la diffusion entraient en ligne de compte. Mais il y en a d'autres, et ces autres lui imposent un concurrent dans le français.

Ici, il nous faut revenir à l'un des principes essentiels que nous avons posés dans notre introduction: une langue auxiliaire, une « langue seconde », comme dit M. Meillet, doit être une langue de haute culture, avec un vocabulaire très riche et très précis, et par conséquent ce ne pourrait jamais être une langue trop simplifiée.

Ces principes sont valables aussi bien pour le choix d'une langue vivante que pour celui d'une langue artificielle; et même à un plus haut degré, car on est en droit d'exiger davantage d'une langue vivante que d'une langue artificielle. Il nous faut ici préciser:

La première condition, c'est une prononciation facile. Or il est indéniable que le français l'emporte ici sur l'anglais. Le plus grave défaut de l'anglais, ce qui contribue le plus à l'isoler, c'est précisément sa prononciation: « Elle est, dit fort justement M. Meillet, une des plus indistinctes qui soient. » Un mot anglais a dix modes différents de prononciation dans le monde: on ne le prononce pas de même à Londres ou à Edimbourg, aux Etats-Unis ou au Canada, ou en Nouvelle-Zélande, ou au Cap.

Une seconde condition, c'est une graphie relativement facile. L'orthographe française, comme l'orthographe anglaise, est une orthographe historique, c'est-à-dire irrégulière, illogique et compliquée. La prononciation française présente aux étrangers certaines difficultés presque insurmontables, à cause précisément de cette orthographe. Mais l'anglaise est encore pire: « Elle n'a qu'un mérite, celui de mettre en évidence le caractère roman et latin d'une part, germanique de l'autre, d'une partie du vocabulaire, que la prononciation dissimule le plus souvent. »

La troisième condition, c'est une syntaxe, ou plutôt une construction de phrase aussi rapprochée que possible de l'ordre logique, capable de suivre le mouvement même de la pensée. Sous ce rapport, l'avance semble bien demeurer au français, car, si la grammaire anglaise est infiniment plus simple que la française, le tour des phrases, le groupement des mots, les manières spécifiquement anglo-saxonnes de s'exprimer rendent l'emploi de la langue anglaise très compliqué, sans que cette prose ait les avantages de la construction française; la stylistique anglaise, tout aristocratique, est plus difficile que celle du français.

La quatrième condition, c'est la richesse et la précision de vocabulaire. Sous ce rapport, l'anglais possède sur le français un avantage très sérieux au point de vue international: son double vocabulaire, moitié roman, moitié germanique. Il lui confère une position centrale entre les deux grands groupes linguistiques, le groupe germanique et le groupe latin. Or, il est indéniable qu'une langue vivante auxiliaire ne saurait être choisie que dans l'un ou l'autre de ces groupes, les idiomes du troisième groupe qui pourrait entrer en ligne de compte, le groupe slave, étant d'un emploi exclusivement national et par ailleurs beaucoup trop difficile pour un usage universel. L'anglais, en revanche, n'est complètement étranger, ni à un Allemand ou à un Scandinave, ni à un Français ou à un Espagnol: sous le rapport des mots, il est une *langue de jonction*. Cependant, il y a dans le vocabulaire anglais deux inconvénients: l'un est dans la trop grande abondance des termes monosyllabiques, l'autre dans une trop grande simplification du vocabulaire lui-même. L'anglais ne connaît qu'un seul genre; le substantif et le verbe s'y confondent souvent; la distinction entre les différentes catégories de mots, toujours si importante quand il s'agit de rendre des nuances et d'analyser la pensée, souvent encore s'y efface. En revanche, le vocabulaire français est peut-être le plus complet, le plus précis, le mieux défini qui existe. Preuve en soit le nombre relativement très petit des noms composés qui existent en français et la difficulté avec laquelle cette langue se prête à en faire. Le français tend naturellement à désigner chaque chose par un terme spécial: c'est la langue dont on peut le mieux dire qu'elle ne possède pas de synonymes, ni de doublets.

Mais les avantages du français ne sont pas d'ordre linguistique: ils sont d'ordre intellectuel et psychologique. La langue française est la langue politique, la langue psychologique, par excellence. Nulle

autre n'est capable comme elle de prendre une pensée étrangère, d'y mettre de l'ordre et de la clarifier. C'est la grande langue intellectuelle, la grande langue éducatrice. Elle n'est peut-être pas aussi internationale que l'anglais, mais elle est beaucoup plus universelle. M. Meillet reconnaît que ces mérites mêmes du français nuisent à son extension dans le monde démocratique d'aujourd'hui, mais c'est précisément parce que ce monde ne possède plus cette culture à la fois universelle et profonde, qui faisait la gloire de l'ancien régime. C'est là un signe de décadence, contre lequel il importe de réagir par tous les moyens: un de ces moyens, c'est précisément le choix d'une langue auxiliaire.

Reste à savoir quel genre de français ou d'anglais il faudrait choisir pour l'usage international, car une langue est toujours double: il y a toujours en elle une langue parlée et une langue écrite qui diffèrent souvent très profondément l'une de l'autre. L'anglais est sous ce rapport favorisé: il n'y a point entre l'anglais écrit et l'anglais parlé l'écart qui existe entre le français écrit et le français parlé. Le français doit son prestige et son influence universels à sa langue écrite, ou plutôt à l'une de ses langues écrites: le français classique. Non pas celui du XVII^e siècle, encore trop solennel et trop compliqué, trop « indirect » avec son système périodique, mais celui du XVIII^e siècle, celui de Voltaire et de Montesquieu. C'est à ce moment en effet, que le français s'est révélé le mieux adapté à remplir son rôle de langue internationale dans la vie mondaine, intellectuelle et diplomatique. Mais ce français classique, c'est en partie une langue morte. Du point de vue où nous nous sommes placé, il y a là d'ailleurs un réel avantage: non seulement parce que ce français classique possède plus que les autres styles les qualités requises de rapidité, de concision, de clarté, de logique; mais surtout parce qu'une langue auxiliaire internationale doit être aussi fixée que possible, relativement soustraite aux fluctuations et relativement impersonnelle. Quant à l'orthographe française, — puisqu'elle est un obstacle pour les étrangers, — des simplifications demeurent possibles, et il y a longtemps qu'on les propose.

L'aspect « langue vivante » du problème de la langue auxiliaire nous amène donc à conclure en faveur du français et de l'anglais.

IV. L'antithèse: La langue artificielle

La multiplicité des langues vivantes, les difficultés et les illogismes de leur grammaire, de leur dictionnaire et de leur prononciation; enfin, surtout, les rivalités entre les peuples qui les empêcheront toujours d'accepter l'hégémonie linguistique d'un autre peuple: telles sont les raisons qui ont fait naître l'idée d'une langue auxiliaire strictement neutre, c'est-à-dire artificielle.

La langue artificielle a une histoire déjà volumineuse et relativement ancienne. Elle commence à la lettre que Descartes écrivait le 20 novembre 1629 à son ami Mersenne: le grand philosophe y donne les raisons pour lesquelles il croit possible de construire artificiellement, selon les lois de la logique, une langue en quelque sorte algébrique, qui permettrait aux savants de tous les pays de correspondre entre eux, d'échanger leurs idées, leurs expériences et leurs découvertes.

Descartes se borne à la théorie et n'a jamais par ailleurs cherché à réaliser sa langue philosophique. Leibniz alla plus loin: ce vaste esprit que le besoin de synthèse obsédait dans tous les domaines, aurait voulu

réaliser l'unité dans celui des langues. Il s'essaya donc à divers projets. Au cours du XVII^e et du XVIII^e siècle, on trouve encore un certain nombre d'érudits pour tenter de résoudre ce problème: Dalgarno, Berger, Wolke, Sicard, Maimieux, Fry, etc. On peut constater que sauf les deux premiers, ces noms, et d'autres encore, appartiennent à la fin du XVIII^e siècle.

Il est psychologiquement d'un certain intérêt d'insister sur ces origines de la langue artificielle: de toute évidence, c'est l'esprit cartésien, idéologique, utopique qui s'y trouve, tel qu'il régnait en France et en Europe, du *Discours de la Méthode* à l'esquisse de Condorcet sur les *Progrès de l'esprit humain*. Esprit d'un âge en réaction contre la tradition et l'autorité, mais demeuré encore très abstrait et très dogmatique: la raison se substitue à Dieu, c'est elle qui compose et dirige le monde, et le monde apparaît comme une machine dont des figures géométriques et des formules mathématiques expliquent le fonctionnement. Car alors on est surtout mathématicien, géomètre, logicien: une formule donnée, on s'imagine qu'il suffit d'en tirer toutes les conséquences et que, si elle est juste, conforme à la logique et à la raison, elle s'appliquera infailliblement à la nature et à la vie. De là deux conceptions fondamentales: l'infailibilité de la raison, par conséquent de la science, et le dogme du progrès indéfini. Ces deux conceptions se rattachent à leur tour à l'idée abstraite qu'on se fait de l'homme, toujours semblable à soi-même, toujours et partout individuellement doué de la même dose de raison naturelle qu'il s'agit simplement d'éclairer en lui.

On comprend dès maintenant à quelle catégorie d'esprits correspond la langue artificielle. Aux esprits abstraits, aux logiciens, aux mathématiciens, à tous les savants qui se servent de formules et pour lesquels les signes, les chiffres, les figures, la nomenclature, sont les moyens habituels d'expression. Il faut y ajouter les utopistes, les internationalistes, tous ceux en qui survit l'idéologie du XVIII^e siècle: or, depuis la guerre, cette idéologie est certainement en renaissance, bien qu'elle ait plus que jamais une physionomie vieillotte et ridée, comme tout ce qui est rétrospectif et ne correspond plus, ni à l'état d'esprit des générations nouvelles, ni à l'état des sciences, principalement de la linguistique. Il va sans dire que de telles conceptions trouvent nécessairement une très grande faveur auprès des demi-intellectuels dont le nombre s'est prodigieusement accru. Ainsi l'idée de la langue artificielle séduit ces demi-intellectuels et tous les esprits simplistes, d'abord par son apparence de rigoureuse logique, ensuite par tout ce qu'elle renferme de romantisme, par ce rêve du bonheur réalisé grâce au Progrès, dans l'humanité unifiée et pacifiée définitivement. Le schéma correspond ici au millénarisme. La langue artificielle se présente ainsi comme une recette très simple pour parvenir à l'âge d'or.

Ceci fixé, nous pouvons revenir à l'évolution suivie par l'idée de la langue artificielle. Elle a commencé par prendre la forme pasigraphique, par être *a priori*. Expérience faite, elle est devenue *a posteriori*. Autrement dit, elle est sortie du signe abstrait pour se rapprocher des langues vivantes qui sont en train de la réabsorber. Une courbe descendante est la meilleure image de cette évolution.

A. Pasigraphies, codes et nomenclature

La forme *pasigraphique* doit nous arrêter un instant, car elle a réellement abouti à des résultats intéressants et pratiques.

Lorsque deux hommes incapables de se comprendre, parce qu'ils parlent des langues différentes, se rencontrent, c'est à des signes qu'ils ont naturellement recours. Les signes sont en outre un moyen, soit d'abrégé, soit de communiquer à de très grandes distances. C'est la navigation qui les a le plus puissamment développés. Les signaux de la marine ont été codifiés dans le *Code international des signaux* qui permet à tous les navires, quelle que soit leur nationalité, d'échanger des communications souvent très longues et très compliquées. Ces signaux se font au moyen de pavillons, flammes, trapèzes, triangles, durant le jour, et, durant la nuit, au moyen de fanaux, de feux colorés, de lampes électriques, de fusées. A chaque espèce de signal correspond, dans le Code, un chiffre donné, et ce chiffre correspond à son tour à un mot ou à une phrase. Tel est le système des signaux, remplacé depuis par la télégraphie sans fil.

D'autre part, il y a celui de la *nomenclature*. La nomenclature est une collection méthodique de mots et de formules en usage dans une science ou dans un art technique. La nomenclature a été inventée par les savants afin de fixer la dénomination régulière des êtres, des substances, des compositions, et cela au moyen de lois et de termes adoptés dans le monde entier, par tous les savants d'une science déterminée. C'est ainsi qu'il y a une nomenclature pour la zoologie, une nomenclature et une notation symbolique pour la chimie. Cette dernière est nécessairement la plus développée, elle est même une véritable langue. Cette langue peut être lue par le spécialiste sans qu'il ait besoin d'avoir dans l'esprit les mots d'un idiome déterminé. C'est ainsi que le chimiste H. Vant' Hoff, dans un travail de jeunesse, a renoncé à donner des noms aux corps chimiques, car ils lui semblaient bien plus exactement désignés par leurs formules de composition. Un mathématicien ou un chimiste exercés peuvent donc lire un traité de mathématique ou de chimie, indépendamment de la langue dans laquelle ce traité est écrit. Les sciences exactes et naturelles ont donc, en somme, déjà résolu par le moyen de la nomenclature et de la notation symbolique le problème de la langue auxiliaire. Il ne reste plus qu'à poursuivre jusqu'à l'achèvement ce travail, de façon que toutes les sciences possèdent une terminologie internationale. Cette terminologie a d'ailleurs déjà dépassé les sciences exactes et naturelles, puisqu'en 1894 les orientalistes ont arrêté au Congrès de Genève un alphabet correspondant à leurs besoins.

Du télégraphe, c'est-à-dire principalement de l'alphabet morse, est sortie l'idée des *Codes télégraphiques*. Ceux-ci sont d'un usage universel. Toutes les grandes maisons de commerce ou de banque, tous les services diplomatiques et consulaires en font usage. Il y en a d'ailleurs un très grand nombre. Les plus répandus sont: *l'ABC Telegraphic Code*, le meilleur à l'avis des personnes compétentes; le *Lieber's Telegraphic Code*, le plus en usage en France, le *Bentley*, le *Western Union*, le code allemand Bauer. On peut voir dans ces codes s'opérer peu à peu la combinaison du signal et de la nomenclature.

Bien plus en usage que l'espéranto ou tout autre langue auxiliaire, ces codes télégraphiques suffisent déjà largement à tous les besoins écrits de la vie économique et diplomatique, et suffiront demain à tous les besoins de la technique, car les Américains sont en train de les développer largement dans ce sens. Mais de la technique à la science, il n'y a qu'un pas: ce pas serait franchi, le jour où les différents systèmes de nomenclature et de notation symbolique seraient incorporés aux grands codes. Rien de plus facile. Rien n'empêcherait de composer des codes scientifiques et d'imprimer d'après ce système des ouvrages entiers de science: cela pourrait grandement faciliter la documentation rapide (système des *abstracts*), cette condition indispensable au progrès des sciences exactes et naturelles. La voie est ouverte, beaucoup plus large et beaucoup plus rapide que celle de l'espéranto.

Seulement dans ce domaine, des accords internationaux s'imposent. En effet, tous ces codes télégraphiques sont des entreprises de librairie qui se font mutuellement concurrence. La Société des Nations pourrait utilement intervenir et proposer la création d'un code unique, développé dans le sens de la technique et de la science: elle rendrait ainsi un grand service à la cause des rapports et des échanges internationaux. On n'aurait pas résolu ainsi tout le problème de la langue auxiliaire, le côté « parlé » de ce problème échappant au système des codes, mais on aurait réalisé cependant un très gros progrès.

B. Le Volapük

Jusqu'à présent, la langue artificielle ne s'est présentée à nous que sous une forme purement *a priori*. On la conçoit d'abord philosophiquement, ou plutôt mathématiquement, comme un système de signes adaptés au raisonnement lui-même. C'est le même principe que la pasigraphie ou la nomenclature: on représente des choses, des notions élémentaires, des idées, par des signes conventionnels, des chiffres, des lettres, voire des notes de musique. Puis on forge de toutes pièces des radicaux, sans tenir compte des langues vivantes. Car inventer une langue artificielle qu'on puisse non seulement écrire, mais encore parler, a été le but poursuivi au cours du XIX^e siècle par tous ceux qui ont fait le rêve de supprimer l'obstacle linguistique et de rapprocher ainsi les peuples. De là de nombreux systèmes dont nous allons examiner les principaux.

Le premier en date est le *volapük*. Ce terme barbare, qui semble au premier abord appartenir à l'on ne sait quel idiome nègre, est composé de deux « racines » anglaises: *vol* qui est tiré de *world*, univers, et *pük*, qui est tiré de *speak*, parler. *Volapük* signifie donc langue universelle. Elle a pour auteur un ecclésiastique allemand, Jean-Martin Schleyer (né en 1831). Poète, musicien et linguiste, c'est en 1879 qu'il imagina son système. L'alphabet du volapük comptait huit voyelles toujours longues, et vingt consonnes. L'écriture et la prononciation se correspondaient exactement. L'accent tonique était toujours sur la dernière syllabe. Les seuls mots variables étaient le substantif, le pronom et le verbe. La déclinaison était de quatre cas: le nominatif, sans désinence spéciale; le génitif, caractérisé par *a*; le datif, caractérisé par *e*; l'accusatif, caractérisé par *i*. Il n'y avait que deux genres, le masculin et le féminin. Pour former le pluriel, on ajoutait un *s* au nominatif ou à la désinence casuelle.

Le volapük empruntait à l'anglais le tiers de ses racines: c'étaient les plus usuelles, à tel point qu'on peut dire, à distance, qu'il était un anglais schématisé; un quart venait du latin et des langues romanes, un cinquième de l'allemand.

Si barbare et par ailleurs si difficile qu'il fût, l'idiome de Schleyer s'est répandu très vite. En 1889, il connut la grande vogue: il y avait alors plus de 25 journaux rédigés en volapük, plus de 300 associations. Les volapükistes eux-mêmes se vantaient d'être près d'un million. On le voit, le volapük, en son temps, a connu un succès au moins aussi considérable que l'espéranto. Seulement, il lui arriva cette mésaventure: en 1889, ses partisans organisèrent un congrès; ce fut une imprudence, car il révéla que la machine fonctionnait très mal et que l'on ne se comprenait guère. Dès lors, il disparut très rapidement.

L'abandon du système a priori pour le système *a posteriori* fut l'idée géniale de Zamenhof, l'inventeur de l'espéranto. Zamenhof était un Juif polonais, oculiste de profession. Elevé dans un milieu où l'antagonisme des religions et des races était constant, ayant eu lui-même à en souffrir, il est parti d'une idée sentimentale et mystique. Il composa son espéranto, — dont le nom lui-même est un symbole, puisqu'il signifie « espérant », — d'une manière tout à fait empirique et instinctive. Il publia en 1887 son système; le succès du volapük le fit passer inaperçu. Mais, l'obstacle tombé, l'espéranto apparut tout naturellement comme le meilleur entre tous les systèmes qui prétendaient à la succession du volapük. Le succès fut relativement rapide, comme on le sait.

C. L'Espéranto

L'espéranto a des partisans souvent très remuants, parfois indiscrets, fanatiques, et qui ont su très bien s'organiser.

D'après un rapport, quelque peu tendancieux il est vrai, du Secrétariat général de la Société des Nations, il y aurait actuellement 800 000 espérantistes répandus dans le monde entier. Avant la guerre, il existait déjà 15 074 sociétés espérantistes. L'espéranto possède une bibliothèque d'environ 4 000 ouvrages imprimés, traduits ou originaux; on constate chez lui un début de littérature. On signale le cas d'un poète hongrois, Kalocsay, qui compose des poèmes en espéranto: il y a même un théâtre espérantiste. Des revues de toutes sortes paraissent en cette langue: la plus importante est la *Linguo Internacia* [sic!], fondée à Upsal, en Suède. Les espérantistes tiennent des congrès où le nombre des participants va croissant: au premier, celui de Boulogne-sur-Mer, en 1905, il n'y avait que 600 assistants; 4.000 participants étaient inscrits pour le dixième qui devait s'ouvrir à Paris, le 1^{er} août 1914, date fatidique. Après la guerre, le mouvement a repris: le quatorzième congrès, tenu à Helsingfors au mois d'août 1922, rassemblait encore un millier de participants, malgré l'éloignement de la Finlande.

L'état d'esprit créé par la guerre en de vastes milieux a certainement profité à l'espéranto. Il a réussi à pénétrer dans l'enseignement, quelquefois par la porte officielle. On l'a rendu quasi obligatoire à Genève, dans les degrés supérieurs de l'école primaire où il remplace l'allemand, qui est pourtant la langue nationale de la plus grande partie de la Suisse. Genève s'est ainsi haussée au même niveau que l'Albanie qui, par un décret du 3 juin 1922, a introduit l'espéranto comme branche obligatoire dans l'enseignement secondaire et supérieur. En Bulgarie, le Parlement l'a inséré dans les programmes comme branche facultative, dès 1921. Au Brésil, c'est dès 1910 qu'il est introduit comme branche facultative dans les écoles primaires et secondaires de Rio. En Chine, c'est dès 1911 qu'il est inscrit aux programmes des écoles normales. En Finlande, le Parlement lui a voté des crédits. Dans la Russie des Soviets, le Commissariat du peuple à l'instruction publique a désigné en janvier 1919 une Commission pour étudier s'il y aurait lieu de faire enseigner une langue internationale dans les écoles: la Commission s'est prononcée pour l'espéranto, mais Zinovieff favorise l'ido. En Espagne, l'espéranto est enseigné à l'école de police de Madrid; il paraît d'ailleurs que le roi s'y intéresse: il a patronné le congrès de Barcelone en 1909 et il a conféré lui-même à l'Israélite Zamenhof le grade de commandeur dans l'Ordre d'Isabelle la Catholique; aussi bien, dès le 27 juillet 1911, un décret ministériel reconnaît-il l'espéranto comme branche facultative dans l'enseignement supérieur et secondaire. En France, il est enseigné depuis 1921-1922 à l'Ecole pratique supérieure de

Commerce et d'Industrie et dans les écoles commerciales de Paris, depuis 1922-1923 à l'École des Hautes Etudes commerciales. En Grande Bretagne, Pays-Bas, Belgique, Tchéco-Slovaquie, Italie, il a pénétré dans un certain nombre d'écoles municipales, commerciales, techniques. En Allemagne, au mois de mars 1923, par décision du Ministère de l'Intérieur du Reich, un *Institut espérantiste de la République allemande*, a été fondé à Berlin; son but: former des professeurs.

L'espéranto a pour lui un bon nombre de savants. Le 14 janvier 1923, parvenait au Secrétariat de la S. d. N. une pétition en sa faveur, signée par vingt-neuf membres de l'Académie des Sciences, dont trois sont morts depuis et vingt-six vivants. Les morts sont le prince Albert 1^{er} de Monaco, M. Gaston Bonnier et le prince Roland Bonaparte. Parmi les vivants, il faut citer MM. d'Arsonval, Daniel Berthelot, Deslandres, Paul Janet, Paul Painlevé, Charles Richet, général Sébert. Il a pour lui pas mal d'Anglais: feu lord Bryce, sir William Ramsay, lord Robert Cecil, sir William Maxwell, Arthur Henderson, Wells, l'écrivain israélite Zangwill ont témoigné en sa faveur. Une pétition à la S. d. N. a été signée l'année dernière par 1250 personnes plus ou moins éminentes. Le Ministère britannique de l'Instruction publique a même consenti à des expériences scolaires, d'où est sorti un rapport édulcoré, mais assez favorable.

Il a pour lui un assez grand nombre de chambres de commerce, celle de Paris entre autres. La *Conférence internationale des Chambres de commerce, foires d'échantillons, groupements économiques et offices du tourisme*, réunie à Venise du 2 au 4 avril 1923, et à laquelle prenaient part les délégués de 209 groupements, votait à l'unanimité en sa faveur un vœu qu'elle adressait à la Commission de Coopération intellectuelle.

Il a pour lui pas mal de pédagogues. La *Conférence internationale sur l'enseignement de l'espéranto dans les écoles* s'est close sur un « manifeste au corps enseignant du monde entier ». Convoquée par l'Institut Jean-Jacques Rousseau, et réunie à Genève, du 13 au 20 avril 1922 au Secrétariat même de la S. d. N., cette conférence a été fréquentée par des représentants de vingt-huit pays, dont seize avaient un caractère officiel. La plupart étaient des instituteurs, des professeurs, des inspecteurs et des directeurs d'école. La délégation britannique comptait à elle seule vingt-cinq experts. En outre, un certain nombre de bureaux internationaux et d'organisations intéressées s'étaient également fait représenter. Le Secrétariat de la Société des Nations y coudoyait le Bureau international du Travail et le Comité international de la Croix-Rouge; l'Union internationale de la Jeunesse catholique s'intercalait entre le mouvement bahaïste international et la Ligue des femmes juives; naturellement, l'Union mondiale de la femme, le Bureau international de la Paix et l'Union chrétienne de Jeunes Gens étaient à leur poste. Trois mois plus tard, le Congrès international d'Education morale entrait avec d'autant plus de docilité dans les voies de la Conférence, qu'il était inspiré, dirigé par les mêmes hommes.

Naturellement enfin, l'espéranto a pour lui les internationalistes de la stricte observance. Nous ne lui en ferons point un grief, car une langue doit être jugée en soi, non d'après les opinions qu'on lui fait exprimer. Néanmoins, nous ne pouvons point ne pas constater la faveur que lui témoignent les différentes Internationales. Cela se comprend d'ailleurs. Qui rêve de supprimer les frontières, de réduire les patries à l'état de provinces et d'assurer le règne du prolétariat, doit nécessairement rêver aussi d'une langue unique pour l'humanité tout entière. Il y a là un mysticisme que le fondateur même de l'espéranto, Zamenhof, a très nettement exprimé lui-même.

On ne saurait nier l'empressement que tous les milieux révolutionnaires, communistes, ont mis à se servir de l'espéranto comme moyen de propagande antinationale. Voici par exemple la *Sennacieca Revuo*, ou « revue antinationaliste », qui se publie à Paris et qui est l'organe officiel de la *Sennacieca Asocio Tutmondo* [sic!]. Elle en est à sa quatrième année, et ses opinions communistes, ses sympathies pour la Russie des Soviets s'y manifestent à chaque page: ne porte-t-elle pas en frontispice la faucille et le marteau des Soviets, avec la devise « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ? » Dans son numéro de mars 1923, elle annonce le troisième congrès des groupements espérantistes ouvriers qui s'est tenu au mois d'août suivant, à Cassel. Il est significatif, surtout maintenant, de constater que l'Allemagne devient, pour ce mouvement, l'étape intermédiaire entre Moscou et le reste de l'Europe, en particulier la France. Le *Secours rouge international de Berlin* ne serait pas étranger à toute cette propagande espérantiste. On peut craindre que, de plus en plus, l'espéranto ne soit accaparé par tous ces éléments extrêmes et ne serve à leurs fins politiques et sociales. Encore une fois, tout cela était déjà dans l'esprit de celui qui a créé l'espéranto. Tout cela ne peut que nuire à ce dernier.

Mais s'il y a dans les tendances, les faits et les paroles que nous venons de citer, des raisons de méfiance, ces raisons ne suffisent pas pour juger l'espéranto. Il nous faut maintenant pénétrer dans cette langue artificielle, l'étudier dans sa structure et dans son vocabulaire: alors seulement nous serons autorisés à le déclarer apte ou inapte à fonctionner comme langue auxiliaire internationale.

Tandis que tous ses prédécesseurs s'étaient efforcés de résoudre *a priori* le problème de la langue artificielle, en imaginant des systèmes d'analyses et de combinaisons, Zamenhof, procédant *a posteriori*, eut l'idée ingénieuse, sinon géniale, de faire sortir l'espéranto des langues naturelles.

Qu'est-ce donc que l'espéranto ? La première fois qu'on l'entend parler, on n'a point une impression désagréable; au contraire: c'est une langue douce et monotone, à cause de la fixité de ses accents, toujours placés sur l'avant-dernière syllabe. L'impression que vous donne la lecture est, en revanche, beaucoup moins favorable: les mots ne vous sont point inconnus, mais ils ont l'air déguisé, — un air de mots latins habillés à la slave. Si l'on voulait situer géographiquement l'espéranto, on le placerait quelque part entre la Roumanie et l'Ukraine, comme une langue latine d'origine, mais qui aurait été fortement imprégnée de russe et de polonais, avec des éléments allemands et peut-être orientaux. De fait, on est déconcerté comme devant un langage à clé:

En la komenca periodo de la poresperanta propagando estis nepre necese, ke ciam esperantistoj kvazau faske kunigu por montri al la rutina kaj skeptika publiko, ke artefarita lingvo plene taugas por tutmonda interkomprenigo. [tiel! sen supersignoj!]

L'aspect est décidément bizarre, pour ne pas dire barbare: on est dans la steppe, — une steppe linguistique.

Dès qu'on possède la clé, on peut entrer dans la machine et voir comment elle est construite: L'espéranto est un compromis. Par la structure, il se rapproche des langues germaniques et slaves; par le vocabulaire, des latines. Zamenhof a commencé par la structure, il a donc beaucoup négligé le vocabulaire: en quoi il commit une erreur fondamentale. Il a cherché à construire une structure extrêmement simple,

invariable, schématique: c'est par ce principe que l'espéranto se rattache encore aux langues *a priori*, aux codes. Mais regardons de plus près.

La grammaire et la syntaxe espérantistes peuvent être apprises en huit ou neuf leçons. Si l'on a quelque facilité, l'on peut apprendre l'espéranto en trois jours; mais pour le retenir et le pratiquer, c'est une autre chanson: nulle langue ne s'apprend aussi rapidement, nulle ne s'oublie aussi vite, à cause précisément de cette trop grande facilité. Rien d'original, d'individuel, de vivant ne vous accroche par la mémoire.

L'alphabet et la prononciation, par conséquent aussi l'orthographe, sont d'une difficulté réelle, la seule à notre avis de toute cette grammaire, mais elle se révèle à l'usage. Il y a là un point extrêmement vulnérable. Le reste de la grammaire tient en une page. Mais la grande invention de l'espéranto, c'est un système d'affixes invariables, désignant chacun une catégorie de mots. Par exemple, le préfixe *bo* désigne la parenté: *bopatro*, beau-père; le préfixe *ge*, la réunion des deux sexes: *gepatroj*, les parents; le contraire est désigné par *mal*: *malfasila* [sic!], difficile; la répétition ou le retour s'expriment par *re*: *refari*, refaire. De même, une série beaucoup plus longue de suffixes désignent l'action, la durée, la possibilité, la qualité, la descendance, le métier, le contenant, le caractère, etc. Ce jeu d'affixes est certainement ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'espéranto.

Quant à la syntaxe, ce qu'il en faut signaler, c'est l'emploi de l'accusatif, soit pour indiquer le régime direct du verbe, soit pour indiquer le but d'un mouvement, soit pour éviter certaines équivoques, etc. L'espéranto met l'adjectif épithète à l'accusatif et l'adjectif attribut au nominatif. Avec ce système, qui est emprunté au latin, la construction de la phrase reste libre. Comme on le voit, la structure de l'espéranto est combinée de manière à obtenir le maximum de simplicité, de régularité. Tout se réduit à un schéma, et l'on ne saurait nier l'habileté de Zamenhof: il a fort bien agencé intérieurement son joujou, avec quelques fils de fer.

Et le jouet fonctionne. L'espéranto se parle, se lit, s'écrit, se comprend, se répand; la poupée marche, ouvre et ferme les yeux, dit papa et maman et bien d'autres choses encore. A beaucoup, cela semble un miracle, le « miracle espérantiste »: à nous, cela semble tout naturel; l'homme a réalisé d'autres tours de force. Reste à savoir *comment* la poupée marche, *comment* l'espéranto fonctionne: le *pourquoi* ne nous suffit pas.

Il saute d'abord aux yeux que l'alphabet de l'espéranto n'est en aucune manière une simplification, ni par rapport à l'alphabet français, ni par rapport à l'alphabet allemand. Ses consonnes accentuées, empruntées aux langues slaves, sont une complication tout à fait inutile. Il en résulte des difficultés de prononciation et une disharmonie extrême. Par exemple, essayez de prononcer correctement une phrase aussi bizarrement orthographiée: *Car si ne scias* (à prononcer *stias*) *cu sia capelo estas tie-ci aù ce sia cambo, sercu gin cie* [tiel!]. Ce qui veut dire: « Comme elle ne sait pas si son chapeau est ici ou dans sa chambre, cherchez-le partout. » Autant se mettre, en vérité, au tchèque ou au polonais.

Zamenhof a composé son vocabulaire d'une manière tout à fait empirique. Au fait, pouvait-il s'en tirer autrement ? Son vocabulaire est emprunté aux langues indo-européennes, suivant ce principe: choisir d'abord des radicaux tout à fait internationaux en leur imposant une orthographe phonétique aussi conforme que possible à l'étymologie; choisir ensuite des radicaux partiellement internationaux, ceux qui sont

communs au plus grand nombre de langues européennes; choisir enfin des mots nationaux empruntés, soit aux grandes langues nationales, soit surtout au latin. En théorie, le procédé semble excellent. Mais les difficultés commencent avec la pratique. On peut s'en tirer avec la première catégorie, écrire par exemple *atom*, *tabak*, *telegrafo*, *lokomotivo*; à partir de la seconde, le choix devient nécessairement de plus en plus arbitraire. On s'aperçoit tout de suite que Zamenhof a tâtonné dans ses emprunts, tantôt au latin et aux langues romanes, tantôt aux langues germaniques ou slaves.

Dans sa recherche de la simplicité, il a commis la même erreur que le volapük: la mutilation des radicaux. On dit en espéranto *koni* pour connaître, *limo* pour limite, *shiri* [sic!] pour déchirer, *distri* pour distraire, etc. Dans ces mots et d'autres semblables, le radical est réduit à un état tel qu'il en devient méconnaissable.

Le choix des racines a souvent été fait avec une méconnaissance totale de la signification primordiale, nous dirions même morale des mots. Dans toutes les langues, le couple fondamental du père et de la mère est désigné par deux mots différents. En espéranto, on a pris le mot latin *pater*, et l'on a fait *patro* pour père, ce qui est parfaitement exact, mais *patrino* pour mère, ce qui est une monstruosité linguistique. Mais la simplification de la grammaire, la règle invariable d'après laquelle on forme toujours le féminin en transformant *o* en *ino*, devait conduire à cette déviation.

Une autre du même genre se retrouve dans homme et femme. On peut, à la rigueur, avoir la même racine pour ces deux mots, à la condition qu'elle exprime le genre humain, sans distinction de sexe: le latin dit *homo*, l'allemand *Mensch*. L'espéranto pouvait choisir la racine latine *hom*, en tirer *homo* pour homme, et *homino* pour femme; cela n'aurait pas été très beau, mais assez logique. Non, il a imaginé de choisir la racine latine qui désigne par excellence la virilité et de *viro*, homme, il tire *virino*, femme. En latin, et le mot a passé en français, pour désigner une femme aux allures masculines on dit *virago*, — par exemple la « femme à barbe »: on devine le sens qu'on pourrait donner à *virino*. Mais non content de cela, savez-vous comment l'espéranto désigne le taureau ? *virbovo*, le bœuf viril !

C'est que, forcément, puisqu'il pose en principe la nécessité d'un petit nombre de radicaux, afin de rester fidèle à la loi de simplification à outrance, l'espéranto en est réduit à former des mots composés qui ont souvent l'allure de périphrases compliquées ou de puérides devinettes. Pour traduire la haie il dit *brancobaroli* [tiel!], barrière de branches, ou *arbetobarilo*, barrière d'arbres, ou *dornobarilo*, barrière d'épines, — ce qui est un hybride germano-latin, — ou *krestajo* [sic!], barrière de quelque chose qui croît. Ere se dit *timpago* [tiel!], ou *tempo-kalkulado*, ou *jarcentaro*, ce qui se décompose: grand espace de temps, action de calculer le temps, ensemble d'années ou de siècles, — autre hybride germano-latin (l'espéranto en est rempli). Nous avons même trouvé une perle que Delisle n'aurait jamais imaginée: *vagonar-kontraù-sku-eg-risorto*, mot à mot « ressort contre les grandes secousses d'un ensemble de wagons »; devinez: c'est *tampon*.

L'imprécision et la pauvreté du vocabulaire espérantiste est une source de confusions sans nombre. Ainsi la préposition *de* exprime à la fois, en espéranto, la possession, l'usage, la source, l'éloignement, le passif. Donc, avec *de*, impossible de distinguer les phrases suivantes: L'esclave délivré par son maître, et: L'esclave délivré de son maître. *Ili* signifiant eux et elles, *antau* [sic!] signifiant avant et devant, la petite phrase espérantiste: *Ili sidigis antau ili* [sic!], a huit sens possibles; 1) Ils s'assirent avant eux; 2) Ils s'assirent

avant elles; 3) Elles s'assirent avant elles; 4) Elles s'assirent avant eux; 5) Ils s'assirent devant eux; 6) Ils s'assirent devant elles; 7) Elles s'assirent devant elles; 8) Elles s'assirent devant eux.

S'il est une idée aussi uniformément imposée au monde moderne par le grec, puis par le latin, c'est bien l'image phonétique rendue par la racine *schol*: *schola*, *scuola*, *Schule*, *school*, *école*, etc. Cette image a pris l'extension la plus vaste et la plus naturelle. Sans qu'on sache pourquoi, l'espéranto la germanise et il écrit: *lernejo*. Or il arrive ceci, c'est que le mot germanique est toujours beaucoup plus limité de compréhension que la racine latine équivalente. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle l'anglais, toujours traditionnel et pratique à la fois, double tout mot saxon, qu'il tient à conserver comme très *expressif*, d'un mot latin qu'il tient à utiliser comme très *extensif*. *Lernejo* ne veut pas dire plus que local scolaire. Impossible de l'employer pour dire école artistique, école littéraire, école philosophique. Alors la pression de l'usage fait éclater l'expression en doublets et en doublets multipliés. Ce doublement perpétuel du vocabulaire est une fatalité pour l'espéranto. Il y a là une habitude innée et foncière, à tel point que les mots les plus simples eux-mêmes sont doubles, portant, dès leur origine, la gène de l'hybridation.

Il en résulte que, très facile quant à la grammaire, l'espéranto est très difficile quant au vocabulaire. Les mots, grâce au système des affaires, perdent toute physionomie vivante, tout genre, deviennent de simples combinaisons. Pour manier correctement cette langue, nous estimons qu'il faut un tiers de connaissances très solides en anglo-saxon, contre deux tiers de très solides connaissances latines. Autrement, il est impossible de s'exprimer avec quelque précision.

On estimera sans doute que ces sondages permettent de conclure à l'insuffisance totale de l'espéranto. Ce n'est qu'une langue approximative. On peut tout traduire en espéranto, mais on ne peut rien exprimer: nous pourrions ici multiplier les preuves.

Reste le grand cheval de bataille que chaque espérantiste enfourche pour foncer sur ses adversaires: sa valeur pédagogique. On nous affirme que l'espéranto s'apprend par les enfants avec une rapidité déconcertante et un plaisir renouvelé. On nous affirme encore que, loin de nuire à l'étude des langues vivantes, il la favorise: on les comprend mieux, on apprend mieux le français ou l'anglais, quand on sait l'espéranto. Il y a là une illusion, il ne peut y avoir qu'une illusion. Certes, l'espéranto s'apprend facilement et même avec plaisir: les enfants aiment la nouveauté jointe à la facilité. L'espéranto les leur offre; il devient un jeu, comme tel système de géographie amusante ou d'histoire en images. L'enfant recherche instinctivement le langage le plus enfantin, comme correspondant à son état d'esprit et de développement. Or il y a deux sortes de langues enfantines: les patois, les langues artificielles. Les enfants les apprennent très vite et avec plaisir, avec d'autant plus de plaisir que dans toute langue non évoluée, il y a la possibilité d'inventer et de combiner des mots; mais, plus tard, après des résultats très rapides, on s'aperçoit qu'ils sont incapables de parler ou d'écrire correctement leur langue maternelle. Pour les enfants, et aussi pour les exotiques, l'espéranto a une certaine valeur démonstrative, anatomique: c'est un squelette de langue européenne, un schéma simplifié. C'est tout ce qu'on peut dire en sa faveur comme instrument d'éducation. En revanche, il n'est pas possible qu'une langue aussi imprécise, aussi barbare ne crée point en eux des confusions, ne détruise en eux le sens de la valeur et de la beauté des mots. Entre dix et quatorze ans, l'enseignement de l'espéranto peut avoir une utilité quelconque, — encore en doutons-nous fortement, — mais, plus tard, on verra se produire dans les esprits les résultats nocifs d'un tel enseignement.

La conclusion qui s'impose, c'est que, loin de le recommander, il faut déconseiller l'emploi de cette langue artificielle. L'espéranto est à la fois un effet et une cause de décadence intellectuelle.

L'erreur initiale de Zamenhof fut double: il eut d'abord la manie de la simplification; ensuite il se préoccupa de construire une syntaxe, une grammaire, avant de fixer le vocabulaire. Or c'était avant tout le vocabulaire qu'il fallait établir. Que demande-t-on, en effet, à une langue auxiliaire, sinon d'exprimer avant tout des notions, et des notions de toutes espèces: économiques, techniques, scientifiques, littéraires, etc. ? Car ce qu'il faut échanger, ce qu'il faut traduire, ce qu'il faut exprimer, ce sont avant tout des valeurs représentées par des mots. Zamenhof a mis la charrue avant les bœufs: voilà pourquoi il a dû nécessairement sacrifier le vocabulaire au mécanisme de sa langue.

Les meilleurs d'entre les espérantistes n'ont point tardé à s'apercevoir de cette erreur. L'insuffisance du vocabulaire les a frappés, aussi ont-ils entrepris une réforme. Cette réforme a donné naissance à *l'ido*.

Juin 1925

D. L'Ido

Zamenhof lui-même avait reconnu la nécessité d'une réforme sur des points essentiels. Les premiers congrès espérantistes furent la démonstration de cette nécessité. En 1914, un projet de remaniement n'avait été repoussé que par 157 voix contre 107. Le marquis de Beaufront, espérantiste de la première heure, se fit le champion de la réforme; il trouva un précieux auxiliaire dans la personne du logicien et mathématicien Louis Couturat. D'autres se joignirent à eux, en particulier, MM. Jespersen, professeur à l'université de Copenhague. — par ailleurs linguiste fort connu, — R. Lorenz, professeur à l'école polytechnique de Zurich, et W. Ostwald, le célèbre chimiste de l'université de Leipzig. En 1900, à la suite de l'exposition universelle de Paris, on fonda la *Délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire internationale*.

Le but de cette délégation était d'arriver à une entente entre tous les partisans de la langue auxiliaire, d'étudier les différents projets et de résoudre le problème le plus scientifiquement possible. Les premiers délégués furent désignés par des congrès internationaux et par des sociétés savantes. Le 17 janvier 1901, ils formulèrent une déclaration en huit articles. La déclaration définit ce que doit être la langue internationale; simple auxiliaire destinée, non à remplacer dans la vie individuelle de chaque peuple les idiomes nationaux, mais à servir aux relations écrites et orales entre personnes de langues maternelles différentes. La langue auxiliaire doit donc satisfaire aux trois conditions suivantes: être capable de servir aux relations habituelles de la vie sociale, aux échanges commerciaux, et aux rapports scientifiques et philosophiques; — être d'une acquisition aisée pour toute personne d'instruction élémentaire moyenne, et spécialement pour les personnes de civilisation européenne; — ne pas être l'une des langues nationales. La délégation pensait proposer à l'Association internationale des académies le choix de la langue auxiliaire. L'Association s'étant récusée, elle poursuivit elle-même ses travaux. Elle y fut aidée par le gros ouvrage de Couturat et Leau: *Histoire de la*

Langue universelle, publié à Paris en 1903. MM. Couturat, de Beaufront, Ostwald et Jespersen furent désignés pour constituer une Commission permanente. Telle fut la genèse de l'ido.

Pour tout esprit non prévenu, aucun doute n'est possible: l'ido est très supérieur à l'espéranto dont il représente la réforme, surtout en ce qui regarde le vocabulaire. En quoi consiste cette réforme ?

Elle consiste essentiellement à introduire dans l'espéranto la logique. C'est là le fort de l'ido, mais aussi le faible: le fort, parce que, nous l'avons vu, l'espéranto, parti de l'empirisme, est tombé dans l'incohérence; le faible, parce que soumettre une langue, même artificielle, à une logique absolue, c'est, ou la tuer, ou se faire tuer par elle.

La réforme idiste a porté sur la phonétique. Elle a élagué de l'espéranto tous les slavismes: plus de consonnes accentuées, plus de ces lourdes diphtongues en *aj* ou *oj*, alourdis encore par le *n* de l'accusatif. Conséquemment, elle a porté sur l'orthographe en même temps que sur la prononciation: il saute aux yeux que n'importe quel texte en ido a une apparence plus claire et plus esthétique, ou, si vous le voulez, moins rébarbative, qu'un texte correspondant en espéranto. Voici pour exemple un extrait de la *Prière sur l'Acropole*:

« Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que les Argonautes ne connurent pas. J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires; je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures, et qui, prenant leur volée tous ensemble, obscurcissent le ciel.»

Et voici maintenant le même texte traduit en espéranto et en ido:

ESPERANTO	IDO
Miaj prapatroj, tiom malproksime kiom ni povas en estinteco malantaŭeniri, estis sin dedichintaj je la foraj marveturadoj sur maroj neniam konitaj de la Argonaŭtoj. Mi, dum juneco, audis la kantojn pri forvoĵoj al poluso; lulala estis mi ĉe la memordiroj pri la glacioj naghantaj, pri la nebulaj, je lakto similaj maroj, pri la insuloj loĝataj de birdoj, kiuj kantas je siaj horoj, kaj kiuj, ekflugante ĉiuj kune, mallumigas la ĉielon. [sic!]	Mea preavi, tam fore kam ni povas retro-irar, esis konsakrat' al fora navigi, en mari quin tua Argonauti ne konocis. Me audis, kande me esis yun', la kanson dil voyaji al polo; me esis bersat en la memoreso di la glaci flotacanta, dil mari nebuloz simila a lakto, dil insuli habitata da uceli qui suahore kantadas e qui, flugeskante omni kune, obskurigas la cielo.

Mais la réforme la plus importante et la plus intéressante de l'ido a porté sur le vocabulaire. Comme Zamenhof, dont ils se déclarent les disciples et les continuateurs, les idistes ont tenté d'extraire la langue artificielle des langues vivantes. Ils sont partis du même principe: choisir les racines d'après le maximum

d'internationalité. Dans ce choix, ils ont fait un sérieux effort pour éviter l'empirisme; ils ont cherché surtout une base plus solide que celle de la statistique.

Enfin, ils ont apporté tous leurs soins au système de dérivation. Le principe est le même que dans l'espéranto: l'emploi des affixes. Ceux-ci sont beaucoup plus nombreux: en espéranto, il y a six préfixes, et vingt-deux suffixes; en ido, il y a seize préfixes et quarante suffixes. L'ido devient ainsi un jeu d'échecs extrêmement compliqué, un véritable casse-tête verbal; et vraiment il faut un très grand exercice pour arriver à l'employer utilement. Avec le même effort, mais un autre profit on aurait aussi vite fait d'apprendre une langue vivante.

Pourquoi, cependant, et malgré sa supériorité sur l'espéranto, l'ido n'a-t-il pas obtenu le même succès? La raison principale est qu'il s'est dépouillé de toute atmosphère mystique. Œuvre de savants à esprit rationaliste et systématique, il reste une langue savante. Aucun romantisme ne le porte: comme il a réduit ses prétentions à n'être qu'un auxiliaire et qu'un traducteur, il ne satisfait pas les utopistes. On ne peut faire en sa faveur la même propagande retentissante, qui paraît bien ridicule aux gens de raison et d'esprit, mais qui séduit les demi-intellectuels et pénètre dans les masses.

Entre espérantistes et idistes, il y a une guerre à coup d'imprimés — et presque de couteaux, — qui ne cesse pas. C'est que les idistes sont des espérantistes dissidents: les ariens contre les orthodoxes. Tandis qu'ils se livrent à une critique impitoyable des textes sacrés, ils sont excommuniés à journée faite par les espérantistes de la stricte observance: les deux langues se démolissent l'une l'autre avec une telle énergie et de si bons arguments, que les sceptiques n'ont rien à y ajouter et se doivent borner à marquer les coups. Il y aurait là un bien joli sujet de comédie à la Molière. Les espérantistes se nomment eux-mêmes les « fondamentalistes » et déclarent qu'il faut se garder de rien toucher à l'espéranto de leur Messie Zamenhof: *sint ut sunt, aut non sint!* En quoi ils ont parfaitement raison: une langue artificielle ne saurait subsister qu'à l'état de momie, gardée jalousement contre tous les innovateurs profanes. Si la vie vient à y toucher, la momie tombe en poussière. Voilà pourquoi les espérantistes, bien que beaucoup soient anti-cléricaux, pratiquent l'intransigeance doctrinale comme des inquisiteurs espagnols. Voilà pourquoi surtout ils ont besoin aujourd'hui d'une consécration officielle et la sollicitent avec une telle ardeur de la Société des Nations. Leur idéal, ce serait une décision de l'Assemblée pour reconnaître officiellement leur patois langue internationale et la protéger des contre-façons. Voilà pourquoi ils en veulent tant à la Commission de coopération intellectuelle de son préavis négatif. Les dissidences, même les plus timides, les exaspèrent parce qu'elles leur font peur: elles sont le signe de l'inévitable désagrégation

Or, elles se produisent: Après l'ido, voici *l'esperantido* dont l'auteur est un savant suisse, M. René de Saussure, privat-docent pour la géométrie — encore un mathématicien! — à l'université de Berne. Pourtant, les réformes qu'il propose sont bien timides et respectent infiniment plus l'espéranto de Zamenhof que les bouleversements idistes. Mais les idistes se moquent de cette solution prudente et neutre, et les espérantistes l'excommunient. Après *l'esperantido*, voici *l'esperido*. Après *l'esperido*, voici venir de « Leningrad » une « nouvelle variante Espéranto »: le *Nepo*. Et la série reste ouverte.

E. Langues artificielles et lois de la linguistique

Il ne faudrait donc point se figurer que l'espéranto et ses dérivés fussent la seule espèce de langue artificielle. Au contraire: elles pullulent; chacun veut y aller de son petit système. A supposer que par un décret de la Société des Nations, ou plutôt de la Providence, on supprimât les langues nationales et naturelles pour les remplacer par des langues artificielles, la situation linguistique de l'Europe ne serait point améliorée. Le seul livre de Couturat et Leau analyse une soixantaine de systèmes et encore il y a un supplément. Depuis, il ne cesse d'en surgir de nouveaux. Ils se sont multipliés surtout à la suite du volapuk et de l'espéranto, entre 1880 et 1900; après un temps d'arrêt, la pondaison recommence.

Il ne saurait être question d'analyser, même sommairement, tous ces systèmes. Il est plus intéressant de les prendre dans leur ensemble, y compris l'espéranto et l'ido, et de conclure, soit sur leurs tendances générales et communes, soit sur les possibilités d'une langue artificielle.

Voilà bientôt trois siècles que l'idée d'une langue artificielle a germé dans le cerveau de Descartes; voilà plus de cent ans que des esprits très honnêtes et très sérieux s'essayent à la réalité. Il y a donc, nécessairement, dans toutes ces tentatives un besoin qui cherche à se satisfaire. Ce besoin n'est pas autre chose que cette tendance à l'unification, toujours parallèle, dans l'évolution linguistique, à la tendance contraire, celle à la différenciation. Or celle-ci a pris au cours du XIX^e siècle, et surtout ces dernières années, une force telle qu'elle a provoqué en Europe une véritable crise linguistique. La langue artificielle est la forme extrême de la réaction.

Une langue artificielle est-elle réalisable et peut-elle fonctionner ? Sans aucun doute, et nous en avons de multiples preuves. Le volapuk lui-même a fonctionné, l'espéranto et l'ido fonctionnent, mais le romanal, l'occidental, le médial, etc., fonctionnent, et aussi facilement. Autre chose est de savoir comment ces langues fonctionnent, et si elles pourront fonctionner longtemps. Dans son livre si complet et si remarquable sur le *Langage*. M. Vendryes, un des plus grands linguistes contemporains a un bien joli passage consacré à la langue artificielle:

« Que penser des langues artificielles bâties sur un plan logique arrêté d'avance? De pareilles langues ne sont possibles que comme langues spéciales: langues techniques ou codes de signaux. L'accord de quelques personnes qui s'en servent suffit à les maintenir telles qu'elles ont été créées, sans changement. Mais il ne faut pas que ces langues deviennent vivantes; elles ne tarderaient pas à s'altérer. Il s'établirait entre les formes des différences de valeur; certaines formes domineraient les autres, la loi d'analogie entrerait en jeu, et le désordre succéderait au bel ordre initial. Les formes dominantes constituent en quelque sorte des centres d'irradiation analogique; elles attirent les autres à elles dans tous les sens et pour des causes variées; il y a par suite des plans analogiques qui se croisent et que notre raison linéaire ne parvient pas à concilier. La langue logique idéale n'est qu'un rêve. Elle fait penser à un jardinier qui s'imaginerait, pour avoir planté sur un plan régulier des graines exactement semblables et leur avoir donné des soins identiques, que son jardin dût avoir toujours des plantes de même taille, disposées de la même façon, avec des fleurs et des fruits en nombre égal. Trop de causes variées modifient les conditions biologiques, et des causes qui échappent au pouvoir humain. Il en va de même en linguistique, où l'analogie est souvent l'ennemie de la logique, bien qu'elle réponde au besoin d'uniformité et emploie le raisonnement à le satisfaire. »

L'idée d'une langue artificielle implique chez celui qui l'a conçue et qui cherche à la réaliser, une méconnaissance absolue du langage, de son évolution et de ses lois. En effet, toute langue artificielle a la logique pour base; mais il est impossible de ramener à un système logique la conception d'une langue. Penser qu'à l'origine les catégories grammaticales auraient été exactement adaptées à des catégories logiques de l'esprit, qu'au cours des siècles elles s'en seraient peu à peu écartées, et que par conséquent, on peut ramener une langue à un type unique en revenant par l'analyse à ce point de départ, c'est une hypothèse insoutenable aujourd'hui. Il est absolument faux de croire que tous les peuples sont capables de parler la même langue. Vouloir maintenir à tout prix une langue invariable, avec une grammaire stable et rigide, un système de dérivations mécaniques, une formation de mots s'opérant d'après les règles immodifiables, est une impossibilité. « L'idéal logique d'une grammaire serait d'avoir une expression pour chaque fonction et une seule fonction pour chaque expression. Cet idéal, pour être réalisé, suppose le langage fixé comme une algèbre où la formule une fois établie demeure sans changement dans toutes les opérations ou on l'emploie. Mais les phrases ne sont pas des formules algébriques. » (Vendryes)

Le système idéographique convient parfaitement à des codes de signaux, aux communications rapides par télégraphe, à la terminologie scientifique; mais il reste une convention par laquelle on peut exprimer des idées, — certaines idées —, rien de plus, et son emploi sera toujours très limité. Or, toute langue artificielle a ce système à sa base: si elle ne l'avait pas, elle ne saurait exister. Quand les espérantistes, ou les idistes, cherchent à fixer les racines de leur vocabulaire d'après le degré d'internationalité, c'est encore un système idiographique conventionnel, dont ils se servent: preuve en soit la part d'arbitraire qui intervient naturellement dans ce choix; preuve en soit encore la nécessité devant laquelle il se trouve, de faire intervenir une autorité extérieure pour maintenir l'immutabilité, l'intangibilité de leur langue.

C'est qu'une langue artificielle ne peut subsister qu'à la condition expresse d'être soustraite à l'action de la vie. Elle a tout à craindre de l'usage qu'elle recherche cependant. Sa diffusion même, son succès lui seront mortels, et ses auteurs le sentent très bien: voilà pourquoi les espérantistes en veulent mal de mort aux idistes et se cramponnent au système de Zamenhof dont ils sentent pourtant toutes les déficiences. C'est que les auteurs de langues artificielles ont méconnu trois lois impérieuses de la linguistique. D'abord celle du *particularisme*: dès qu'il emploie une langue, un peuple, un groupe social s'empresse de la modifier à son usage pour affirmer son groupement et l'opposer aux autres; de là les langues spéciales, les argots. Ensuite, la loi de *l'affectivité*: une langue n'exprime pas seulement des idées, elle exprime surtout des sentiments. Et le sentiment s'infiltré dans l'idée: on peut dire que le sentiment est nul dans un traité de mathématique ou un manuel de chimie, mais peut-on supposer qu'il soit nul dans un traité de philosophie, d'histoire, de géographie, d'économie politique, ou même dans un traité de commerce, ou même dans des lettres d'affaires? L'expression d'une idée n'est jamais exempte d'une nuance de sentiment.» (Vendryes) Et puis, il ne faut pas l'oublier, toute langue devient affective dès qu'elle est parlée. Mais l'affectivité dans le langage s'exprime par le choix des mots et par la place qui leur est donnée dans la phrase; par le vocabulaire et par la syntaxe; c'est avec raison qu'on peut affirmer que toute syntaxe est une psychologie. Or l'affectivité, dès qu'elle pénètre dans une langue, la transforme et souvent la déforme: pour que cette langue puisse résister, il faut qu'elle soit affective par son essence, c'est-à-dire naturelle; mais une langue artificielle ne résistera jamais. Elle y résistera d'autant moins qu'elle a été nécessairement construite sans tenir compte de la troisième loi, la loi de *l'analogie*. Celle-ci bouleverse impitoyablement toute construction logique et mathématique. Les mots sont des forces, et des forces inégales: il y en a qui ont un sens fort, et d'autres qui ont un sens faible. « Les premiers, qui ne sont pas nécessairement les plus anciens,

s'imposent à l'esprit dès que le mot est évoqué » (Vendryes), et cela en raison de l'image verbale qu'ils contiennent. Ils jouent au milieu des autres mots le rôle d'un aimant dans un tas de grenaille: il les attire, il les modifie. Il s'établit ainsi une hiérarchie dans les mots qui n'a rien d'absolu, ni de stable et qui dépend exclusivement de l'usage. L'usage brise les règles les plus logiquement établies. Plus un mot est employé, plus il se modifie, jusqu'à perdre parfois sa signification primitive. L'usage soufflera sur les langues artificielles et les dispersera, comme un vent sur un château de cartes patiemment édifié.

Imaginez l'espéranto adopté par des peuples entiers, devenu d'un usage presque universel: au bout d'un temps très court, malgré tous les efforts d'une autorité chargée de maintenir son intégrité, il se fractionnera en dialectes, il se chargera de « milieux intérieurs » vivants; chaque peuple ou groupe social le modifiera selon ses besoins, son usage, son caractère. Comme toute langue a un système de phonétique spécial, sa prononciation variera à l'infini. Tous les éléments qu'il aura empruntés aux langues naturelles reprendront leur liberté, rentreront dans ces langues. Car c'est bien là le danger qui guette les systèmes dits *a posteriori*: basés sur les langues naturelles, c'est à elles qu'ils empruntent les mots forcés, les mots chargés d'images verbales. Mais, ce faisant, ils n'ont point remarqué qu'ils cherchaient à domestiquer des bêtes sauvages et féroces qui, dès qu'elles auront goûté le sang, c'est-à-dire la vie, dévoreront le dompteur. Le succès de l'espéranto, ou de tout autre langue artificielle, causera infailliblement sa mort. Cela se voit déjà dans le rôle de l'ido vis-à-vis de l'espéranto: en négligeant les éléments affectifs, en ne tenant pas compte par exemple du couple fondamental père et mère, en méconnaissant la distinction des genres, en méconnaissant les images verbales qui existent des mots distincts, l'espéranto a provoqué la réaction idiste. Mais la réaction idiste ce n'est pas autre chose que l'envahissement de l'espéranto par l'élément naturel. Nous voyons, une fois de plus, cette réabsorption des langues artificielles par les langues naturelles s'opérer sous nos yeux.

Car la vie marche, et les langues artificielles sont entraînées dans l'évolution linguistique, tout comme une branche morte dans un fleuve. Correspondant à des conceptions dépassées, l'espéranto avec ses succédanés a déjà une apparence archaïque que ces prétendues innovations n'arrivent point à dissimuler, car les innovations en matière de langage ont une existence extrêmement précaire. Espéranto, ido, espérantido, romanal, médial, occidental, etc. portent les signes de la vieillesse qu'il ne faut pas confondre avec l'antiquité, cette éternelle jeunesse. Ils sont de 1880, ou de 1890, ou de 1900, ou de 1925; ils sont du siècle dernier. Cette marque XIX^e siècle est leur condamnation. Depuis, les événements ont marché, les idées se sont modifiées, des valeurs ont été détruites, d'autres sont en train de s'y substituer. La science linguistique d'aujourd'hui ne correspond plus à celle d'un Zamenhof, ni d'un Couturat.

V. L'attraction du Latin

Nous avons beaucoup insisté sur l'inévitable attraction que les langues naturelles exercent sur les langues artificielles. Deux langues surtout: l'anglais, le latin. Mais le latin beaucoup plus fortement que l'anglais. Des sondages dans le dictionnaire espéranto [Grosjean-Maupin] ou le dictionnaire ido [de Beaufront/Couturat] le démontrent. Dans le dictionnaire espéranto, vingt-cinq mots contre quatre ont des racines directement ou indirectement latines; pour l'ido, la proportion est beaucoup plus forte: elle atteint le 90 pour cent, et même le dépasse. Mais si nous prenons les autres langues artificielles, les plus récentes, comme le médial, l'occidental et surtout le romanal, nous constatons que, de plus en plus sciemment, c'est au

latin qu'elles ramènent. Il vaut la peine d'y insister: le romanal de M. A. Michaux s'intitule lui-même langue auxiliaire anglo-latine. C'est d'ailleurs, à notre avis, un système qui mériterait, si nous avions le loisir de l'étudier, autant d'attention que l'espéranto et que l'ido. Pour quelqu'un qui parle une langue romane, même pour un Anglais ou pour un Allemand, le romanal est plus clair, plus expressif, plus esthétique surtout que l'espéranto.

M. Michaux a travaillé avec *l'Academia pro interlingua* de Turin que préside le professeur Peano. L'origine de cette académie nous ramène au beau temps primitif du volapuk: en 1887, comme ils avaient tous constaté les énormes défauts de ce dernier, ses adeptes fondèrent une académie pour la langue internationale qui fonctionne encore et dont on ne saurait négliger les travaux, car ils partent d'une méthode beaucoup moins abstraite que celle des idistes. Au lieu de prendre pour base l'internationalité des racines, ce qui est arbitraire et compliqué, ils ont choisi *l'internationalité des langues* et leur choix s'est fixé sur l'anglais, mais surtout pour le latin: « Le latin et l'anglais sont les deux extrémités dans le temps et dans l'espace de la langue internationale », dit M. Peano. Très sagement aussi, ils mettent le graphisme avant le phonétisme, ce qui évite des mutilations barbares. Mais ils commettent encore, dans leurs recherches de la simplification, les erreurs fondamentales du volapuk et de l'espéranto.

Constatons que, du volapuk à l'espéranto, de l'espéranto à l'ido, de l'ido au romanal, la progression vers le latin suit un accroissement continu. Il y a dans ce fait, indéniablement, une force qui agit. Trop de siècles durant, le latin a été la langue internationale du monde civilisé, il s'impose trop comme le générateur de toutes les langues européennes et la source de leur vocabulaire, l'esprit gréco-latin a trop imprégné les nôtres, pour qu'on ne subisse pas cette hantise. De fait, l'adaptation du latin comme langue internationale nous a valu bien des essais: le *latinesce* de Henderson, le *nov latin* de Rosa, la *langue catholique* de Liptay, le *novilatin* de Beermann, le *latin sans flexions* de Peano. On dirait que toutes les langues artificielles recherchent leurs assises. Mais l'erreur commise a été de vouloir traiter le latin d'après ces méthodes simplificatrices, issues elles-mêmes d'un faux principe de vulgarisation; choisir la langue qui offre la plus grande facilité pour le plus grand nombre d'hommes et vouloir faire exprimer à cette langue schématisée les notions les plus complexes. Alors, en présence de ces résultats négatifs, en présence de ce latin mutilé et cul-de-jatte, on se demande si la meilleure solution ne serait pas de revenir au latin tout court, puisque toute langue artificielle, en face d'exigences opposées, — celles des élites et celles des masses, — sera nécessairement trop courte de quelque côté.

Le latin ne se présente-t-il pas avec cet ensemble de capacités voulues? Il y a là une question de fait qui doit être posée et discutée sérieusement.

VI. La synthèse: le latin

Le latin est une langue qu'on a grand tort de considérer comme morte. « Cette mort du latin n'est qu'une apparence, une illusion » (Marouzeau, 1923). Le latin se survit, il est sous-jacent, non seulement dans l'espéranto lui-même ou l'ido, mais dans toutes nos langues romanes, on pourrait dire toutes nos langues. Il n'y a pour le ressusciter qu'à crier: « *Lazare, veni foras!* »

Sa vitalité est assoupie, amoindrie, méconnue; mais elle n'est à aucun degré disparue. Au reste le meilleur moyen d'en démontrer la force est d'en retracer brièvement l'histoire. Il en est peu d'aussi saisissante comme développement de puissances universelles et humaines.

Le latin est dès son origine l'œuvre de la masse populaire romaine et l'instrument de ses victoires sur les patriciens étrusques, sabins, italiotes qui abandonnèrent leur langue pour adopter la sienne. Peu à peu, il devient la langue universelle des masses provinciales de l'Empire. En Occident, il sert à définir toutes les grandes organisations sociales: associations professionnelles, assemblées municipales, assemblées provinciales, qui sont les ancêtres de nos corporations, de nos communes et de nos Parlements. En Orient, le latin se heurte à une langue internationale admirablement constituée, exprimant une civilisation mondiale d'une extraordinaire complexité: c'est le grec, interprète commun de la civilisation alexandrine. Le latin a la force d'absorber et d'assimiler le grec alexandrin, d'incorporer en même temps que lui tout le meilleur de la pensée orientale, hellénique, iranienne et sémitique, et de se trouver au troisième siècle de notre ère la langue internationale réelle, politique, économique et juridique, alors que le grec n'est plus qu'une langue raffinée de sophistes et de lettrés.

A la même époque, le christianisme fait rentrer le latin cicéronien dans un latin populaire, plus large et plus souple. La Bible traduite par les Septante était un travail alexandrin et savant. Pour en faire le livre des masses dans une vaste unité chrétienne, saint Jérôme la transcrit en latin. Par la substitution du latin au grec, la Bible a cessé d'être seulement un ouvrage hellénique, universitaire pour devenir un livre populaire universel.

Même remarque à faire pour le latin de saint Augustin. Tandis que les Néo-platoniciens s'adressent aux élites qu'ils veulent amener à une sorte d'unité mystique théosophique, et par conséquent emploient le grec, saint Augustin veut rendre intelligible aux masses, effrayées par la fin de l'Empire, l'idée pratique d'une cité nouvelle succédant à la cité antique: il emploie le latin, et le latin de la *Cité de Dieu* fait comprendre et réaliser peu à peu, dans les nations qui succèdent à l'Empire, l'idée de solidarité universelle, d'unité humaine, et le mot y est déjà, de Société des Nations.

Le latin dépasse ainsi les limites officielles de l'Empire et jette de profonds éléments d'imprégnation dans les peuples qui occupent ses confins. C'est ainsi que les épopées celtiques, en Irlande et dans les Galles, perpétuent les fastes des derniers défenseurs de la civilisation romaine contre les envahisseurs germaniques de la Grande-Bretagne. L'Irlande au moyen âge et jusqu'à nos jours est un centre de culture latine: au temps de Charlemagne, c'est elle qui restaure l'emploi de la langue latine en Europe centrale. L'Allemagne, qui se pique de prolonger l'Empire romain, fait rentrer dans sa langue, du troisième au quinzième siècle, quantité de racines latines. La langue officielle de l'Empire byzantin est pendant longtemps le latin. Les Arabes subissent l'influence latine beaucoup plus profondément qu'on ne le croit: au troisième siècle, ce sont les chefs arabes qui prennent le titre de César et sauvent l'Empire romain de l'invasion perse. La théorie d'une incompatibilité foncière entre le latin d'une part, et d'autre part l'esprit celtique, germanique ou sémitique, est un de ces nombreux préjugés sans valeur devant l'histoire. En réalité le latin a été, depuis le cinquième siècle, un magnifique instrument de progrès intellectuel pour tout le monde.

C'est le latin qui, sous l'impulsion des Dominicains et de saint Thomas, fait bénéficier les masses d'Occident du meilleur d'Aristote, de Platon et d'Averroès. Tandis que les langues néo-latines et le grec

romaine sont des langues mondaines et courtoises, le latin est la langue commune des simples, comme des savants. C'est la langue de *l'Imitatio Christi*. La *Divine Comédie* fut d'abord une œuvre d'universitaires érudits. Mais, lorsque Dante voulut faire de la propagande dans le peuple et l'aider à détruire le régime féodal particulariste, il écrit en latin le *De monarchia universali*. C'est ainsi que le latin se mêle étroitement à la vie de tous les peuples européens dont il exprime les aspirations, les conventions politiques et commerciales, les idées philosophiques et sociales.

Le latin est la langue des libertés populaires. C'est le latin qui exprime les revendications des Communes anglaises et qui donne son nom à la *Magna Charta*. C'est le latin qui est la langue des libertés parlementaires en pays germanique, croate, polonais, tchèque, magyar, lithuanien. C'est en latin que sont rédigées toutes les chartes de nos libertés suisses, y compris le Pacte du premier août 1291. C'est le latin qui fonde les vastes foyers de pensée que sont les universités. C'est le latin qui chante les épopées finnoises, danoises, irlandaises.

Les mouvements qui propagent la Réforme sont généralisés par le latin: c'est le *Ad Parlamentum* de Wicleff qui prépare en latin l'autonomie religieuse anglicane. Le latin d'Erasmus, le latin de Luther, le latin de Melancthon consacrent le latin comme langue des Eglises réformées ; sinon comme langue liturgique, du moins comme langue internationale de propagande, et d'échange d'idées. Les universités réformées d'Angleterre, d'Ecosse, d'Allemagne, de Hollande, de Suède, de Suisse restent de grands sanctuaires de latinité. Leibniz et Svedenborg, Bacon et Newton, Huyghens et Linné sont d'excellents latinistes dont les œuvres deviennent européennes par le latin. *L'Institution chrétienne* de Calvin doit au latin de son auteur d'avoir fait du calvinisme un vaste mouvement philosophique universel, commun à l'Europe et à l'Amérique. La pensée cartésienne s'est répandue de la même manière. Et le droit des gens modernes pénètre les esprits grâce au latin du catholique Suarez et du protestant Grotius.

Le latin était véritablement une langue vivante, non seulement écrite, mais parlée; il servait couramment dans les rapports intellectuels et sociaux. Les sciences, la littérature, la politique, la diplomatie, la religion l'employaient chaque jour pour exprimer leurs pensées les plus actuelles et ces usages devaient se prolonger jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. « Quand tout un grand parti, écrivait un jour avec raison Brunetière, voudra populariser les *Lettres provinciales*, rappelons-nous qu'on les fera passer du français de Pascal en latin. » Et l'on peut avancer sans exagération qu'il fut, ce latin, le véhicule des idées les plus nouvelles, les plus libres, et même, disons le mot, les plus révolutionnaires. «Aucun sentiment, aucune idée ne se trouvaient étriés d'être coulés dans ce moule, et cela est si vrai que les poètes eux-mêmes empruntaient ses clauses pour traduire leurs passions et répandre leur nom. » (Grappe, 1922)

Ainsi le latin a su assimiler la civilisation alexandrine et la civilisation médiévale, l'esprit des peuples du Nord et l'esprit méditerranéen, la Renaissance et la Réforme. Une pareille langue présente incontestablement des puissances de vitalité qui le rendent toujours apte à répondre à tous les besoins modernes. Dès maintenant, on remarque un renouveau des deux formes du latin universel moderne; le latin érasmien et le latin médiéval. Dans les classes d'initiation au latin, des maîtres français n'hésitent pas à intéresser leurs jeunes élèves au latin de la vulgate, qu'ils trouvent plus vivant, plus proche de la mentalité moderne, plus accessible à l'idée qu'on se fait toujours de toutes les complexités naturelles d'une langue faite, non seulement pour l'écriture, mais pour la parole. Voici ce qu'écrit un professeur au lycée de Versailles, J. Bézard, dans la récente préface de son *Introduction à l'Etude élémentaire du latin*: « Le latin

est fait pour être entendu et parlé avant d’être écrit... Il n’y a aucune raison pour que la classe de latin diffère essentiellement sur ce point des classes de langues vivantes. De fait nous ne désirons l’apprendre que dans la mesure où l’on sent qu’il n’est pas une langue morte, que sa sève monte encore le long du vieux tronc qui supporte la ramure luxuriante des langues modernes et qu’il est toujours pour elles à l’origine de la vie. Il nous explique la nature des lois générales du langage, par la manière dont il nous aide à en suivre la genèse; il les justifie à la fois par la science et par l’histoire: si peu qu’on puisse le posséder, et dût-on se contenter des connaissances élémentaires, on est sûr d’être payé au centuple d’un effort qui n’a rien de pénible. »

On peut hésiter entre le latin érasmien et le latin médiéval. Il semble qu’en Amérique le latin érasmien conserve plus d’adeptes qu’en Europe. En Europe, au contraire, le développement des études latines, les précisions scientifiques apportées à l’analyse des grands latinistes chrétiens, les Pères de l’Eglise et les chroniqueurs des IV, V et VI^e siècles, la renaissance des hautes études augustinienne et scolastiques, la création de chaires de philosophie médiévale dans les universités, notamment à la Sorbonne, sans parler des centres néo-thomistes de Rome, Milan, Fribourg et Louvain, le développement intense apporté aux études du latinisme provincial dans les divers instituts supérieurs créés par la France en Afrique et en Syrie, tous ces éléments contribuent à donner chaque jour plus d’importance aux principes qui rendaient maniables et pratique le latin roman et médiéval.

C’est dans ce sens qu’il s’agirait de s’orienter pour adapter la langue latine à tous les besoins de la société actuelle. « Il ne faudrait pas craindre de revenir aux simplifications syntaxiques du moyen âge, par exemple remplacer la proposition infinitive par une proposition introduite par *quod*. » Ainsi s’exprime un des latinistes les mieux qualifiés de l’Europe, le professeur Charles Michel de l’université de Liège.

On ne peut vraiment trop signaler l’importance de ces convergences de forces qui cherchent toutes à se rattacher au latin comme à une base commune d’universalité. Il y a peu de signes aussi manifestes du reste de leur valeur que l’attention qui leur est témoignée par des esprits aussi préoccupés d’accommodation aux réalités que les intellectuels américains ou les membres de la Chambre de Commerce de Bordeaux.

Voici d’ailleurs la pensée, si clairement et si fortement exprimée, d’un comité de philologues américains (*American Philological Association*), qui, dans un rapport au Secrétariat de la Société des Nations, recommandait, à la date du 7 décembre 1922, l’adoption du latin médiéval comme la langue internationale la mieux adaptée à l’expression vraiment vibrante et vraiment naturelle des diverses formes de l’esprit moderne, au-dessus de toutes les vanités nationales et de plein pied avec tous les besoins fondamentaux du monde actuel.

Il est évident que les relations internationales exigent aujourd’hui l’usage d’une langue auxiliaire. Les rivalités entre nations rendent difficile le choix d’une langue vivante. Les idiomes artificiels sont, d’autre part, trop mécaniques et manquent de vie, en outre, leur adoption exigerait une nouvelle surcharge des programmes scolaires et la formation de nouveaux maîtres. En revanche, le latin est enseigné déjà dans tous les collèges des nations à culture avancée. L’adoption du latin médiocre comme langue auxiliaire ne demanderait qu’un effort complémentaire de la part des maîtres qui enseignent le latin classique. Il s’agirait simplement de s’entendre sur des simplifications nécessaires, — à quoi pourrait arriver un comité mixte, composé d’une part de latinistes, de l’autre d’hommes d’Etat, d’hommes d’affaires et de savants. Il n’y aurait plus qu’à enseigner ensuite ce latin comme une langue vivante dans toutes les écoles.

« Il y a différentes formes de latin, ajoute le rapport. Il faudrait choisir entre elles. Celui d'Erasmus par exemple est plus simple et plus facile que bien des langues modernes. » Et le rapport souligne que le vocabulaire des sciences et des affaires emprunte au latin une grande partie de ses termes, car la vertu du latin, c'est d'être la langue précise par excellence. Voilà pourquoi il plaît aux Américains. Voilà pourquoi la Chambre de commerce de Bordeaux émettait, en 1922, un vœu en faveur des études latines, vœu qui contredit d'une façon si nette celui de la Chambre de commerce de Paris en faveur de l'espéranto. Voilà pourquoi enfin, le 6 septembre 1913, le Congrès international de Police, réuni à Vienne, après un rapport du docteur Oreszler, déclarait que le latin était la langue internationale par excellence et convenait tout particulièrement aux télégrammes de police.

On voit comme nous sommes ici sur un terrain solide. Il ne s'agit plus de ces manifestations organisées à Berlin en 1900 sur l'initiative du *Verein Berliner Hochschullehrer* et sous le patronage particulièrement éminent du professeur Diels, l'auteur du mémoire publié à Leipzig en 1901 « sur l'importance du latin pour notre peuple et notre temps ». En effet, le latin préconisé par un savant comme Diels n'était rien moins que le latin classique et ses collaborateurs avaient eu l'ambition de faire expliquer les œuvres de César en quelques mois aux ouvriers et aux artisans de la capitale. Il est évident que c'était là une tentative chimérique. Mais les idées de Diels sur la valeur toujours présente du latin correspondent admirablement aux conceptions américaines, et la nouvelle Allemagne est loin de les avoir abandonnées, seulement il ne s'agit plus du latin classique mais du latin médiéval: tel est le but que vise le Dr. E. Leidl de Munich. M. Leidl propose de rendre obligatoire l'enseignement du latin de la vulgate dans les classes secondaires de la jeunesse allemande. Et il prêche l'exemple en donnant des cours fréquentés par un nombre croissant d'auditeurs.

En effet, au latin classique qui, lui, est vraiment une langue morte, et qui dès l'antiquité était déjà une langue raffinée, universitaire et académique sans emploi courant, a succédé un latin moderne développé d'âge en âge, depuis les innombrables inscriptions d'utilité publique ou d'inspiration populaire qui couvrent l'immense domaine de l'Empire romain jusqu'aux œuvres de saint Augustin, de saint Thomas, de Leibniz et de Bacon, jusqu'à la dernière thèse latine imprimée hier à Oxford, jusqu'à la dernière lettre expédiée *Urbi et Orbi* par les secrétaires du Vatican, jusqu'aux feuilles répandues aujourd'hui même dans la publicité sous des titres latins: *Pro Corpore, Pro Juventute, Pro Lemano, Pax Romana, Vox Populorum*.

Rien ne prouve mieux qu'il n'y a pas ici un mouvement rétrograde et qu'il ne faut pas confondre avec cet élan vital du latin immanent les méthodes plus ou moins fausses, ou plus ou moins timides, par lesquelles les *Volkslateiner* et les membres de l'*Academia interlingua* ont essayé de répondre à ce phénomène de profonde psychologie linguistique observé chez leurs contemporains.

Il y a longtemps que les écrivains les plus libres d'esprit et de jugement ont montré combien les idiotismes français et les locutions les plus familières se calquaient sans la moindre difficulté sur des latinismes équivalents. Personne n'a jamais trouvé étrange et incohérent le latin employé par Léon XIII dans ses grandes encycliques pour traiter les questions sociales universelles les plus actuelles. Au contraire, les savants d'aujourd'hui trouvent tout naturel, pour être compris de tous, d'emprunter au latin les mots qui expriment l'idée maîtresse de leur doctrine: la chimie moderne repose sur la conception des *Quanta*; la philosophie des « contingences des lois de la nature » a repris l'idée et le mot de *clinamen*; les corps

nouveaux, *radium* en tête, portent un nom latin; la psychanalyse, pour caractériser le mystérieux ensemble d'impulsions latentes qui luttent, chez l'homme, avec la conscience et la volonté, n'a rien trouvé de mieux que le latin *libido*, effectivement beaucoup plus riche de sens que n'importe quel mot français, allemand ou anglais. La psychologie, elle aussi, pour traduire les secrets cellulaires du dynamisme organique, parle maintenant de *stimulus*. Ce sont là de remarquables exemples de vigoureuse vitalité qui dénotent dans le vocabulaire latin de rares puissances à la fois d'extension et de compréhension. Et l'observation est intéressante quand on pense que le latin rentre dans la vie moderne, non seulement par les sciences, mais par les arts et les sports qui ont réintégré dans le mouvement international un fort contingent de mots gréco-latins. On parle de *podium*, de *velum*, de *proscenium* aujourd'hui comme sous les Antonins, où les Olympiades étaient déjà, comme aujourd'hui, non plus fêtes helléniques, mais solennités mondiales.

En ce qui concerne les termes latins de sport, d'art et de mode, il suffit d'ouvrir un bulletin ou une revue technique. En ce qui concerne les sciences on ne peut qu'être frappé du nombre de publications monumentales qui s'en tiennent obstinément à la rédaction latine.

Quant à la construction, elle peut être simplifiée dans de très larges limites. Cicéron lui-même employait deux sortes de latins: un latin rythmique, qui est une œuvre d'art, et un latin pratique, qui est une langue d'usage. Le latin rythmique est dense, synthétique, ramassé: style ample d'allure et puissant de raccourcis, magnifique instrument de pensée et d'action. Le latin pratique est analytique, souple, se construisant d'une façon très moderne et se passant des tournures trop spéciales (propositions subjonctives, infinitives, etc.). Il est certain que ce latin ne présente aucune difficulté vraiment irréductible aux besoins modernes. Il admet un très large usage de l'article avec *ille* comme article défini, et *quidam* comme article indéfini. Et il n'exclut même pas les formes plurielles de politesse, pour la bonne raison d'ailleurs que c'est le latin lui-même qui les a inventées, quand on a imaginé au IV^e siècle, à la cour des Césars, des formes d'étiquette devenues bientôt internationales. La pensée contemporaine s'adapterait très vite à une langue qui existe déjà comme latente au fond de l'esprit moderne, et qui détient, pour l'exprimer, des possibilités presque indéfinies d'assimilation universelle.

Nous avons mentionné tout à l'heure l'opinion du professeur Michel. La réglementation en ce sens de la morphologie, de la phraséologie latines par une réunion de linguistes et d'experts de tous pays serait une chose facile, étant donné la multiplicité des expériences et des efforts déjà réalisés. Ce n'est pas vainement que des universités américaines aux lycées français et des milieux scolaires de l'Allemagne nouvelle aux centres enseignants de la nouvelle Italie, on rivalise à qui donnera le mieux à cette génération « la sensation que le latin s'apprend comme une langue vivante et n'est pas une langue morte ».

Voici maintenant, pour terminer ce chapitre, quelques observations générales et propositions pratiques.

On peut objecter au réveil du latin le vieil aphorisme qu'on ne fait pas remonter un fleuve vers sa source. Le proverbe vaudrait, s'il s'agissait de ramener l'humanité à un état linguistique archaïque comme le latin du temps de Plaute. Il tombe si on recherche simplement, comme c'est le cas, à développer un courant qui n'a jamais cessé de couler. S'il y a un essai de langue internationale capable de faire rétrograder l'humanité, c'est précisément l'espéranto qui ramène à des formes agglutinantes et instables dignes des

temps néolithiques, et qui ne peut prendre figure civilisée que grâce à l'acquis antérieur de personnes remarquablement cultivées.

La résurrection d'une langue très ancienne n'est nullement un signe de régression. Dans le réveil du celte, du lithuanien, du tchèque, du polonais, du catalan, de l'albanais, du finnois, du roumain; dans la restauration des langues dialectales à l'intérieur des nations, dans le souci du droit des gens modernes de sauvegarder la diversité des idiomes, on ne peut que voir des signes de vitalité humaine en plein épanouissement. On applaudit aux efforts des lettrés grecs pour refondre le grec moderne aux meilleures reviviscences du pur attique ancien. On suit avec émotion et sympathie, comme une des conséquences du Sionisme, la résurrection du vieil hébreu. On salue le lithuanien comme le robuste surgeon de la plus antique souche aryenne. Si le celte, l'hébreu, le grec et le lithuanien rentrent, avec l'adhésion de tous, dans la circulation internationale comme langues vivantes, on ne voit pas trop pourquoi le latin ferait l'objet d'une exclusion spéciale. En fait, le latin est une langue jeune comparé à l'hébreu et au grec. Son réveil serait bien moins que le leur un retour d'antiquité.

Pendant des siècles, le latin a été un agent d'équilibre international d'une valeur toute particulière. En effet, un échange continu d'apports et de bénéfices liait le latin et les langues nationales. Le latin vivifiait les langues. Les langues vivifiaient le latin. Cette influence latine, faite d'un système d'actions et de réactions, était modératrice et régulatrice du développement des langues. Elle empêchait chacune d'elles de viser à la domination universelle et de provoquer ainsi d'inévitables jalousies. Elle empêchait ainsi, du même coup, les remèdes pires que le mal qu'on a tenté d'adopter pour faire plaisir à tout le monde, c'est-à-dire l'introduction de textes bilingues ou trilingues dans les actes internationaux. Les susceptibilités nationales y gagnent, mais la clarté générale y perd, et la paix du monde dépend de la clarté des idées servies par la précision des mots. Enfin, puissance d'équilibre dans la masse des idiomes, le latin, en face des essais d'absorption ou d'accaparement d'une langue, était une formidable puissance d'énergique opposition. Aucune langue ne pouvait faire du latin sa chose et lui imprimer sa marque. Les centres les plus divers de pensée universelle, Oxford et Paris, Glasgow et Salamanque, Genève et Coïmbre, Utrecht et Milan, Upsal et Graz, Cologne et Varsovie ont utilisé le latin: nul ne l'a monopolisé. Au contraire une langue artificielle est un ensemble dangereux d'éléments hétérogènes, inorganiques, inertes, matériaux passifs à la disposition du plus habile. La sécurité d'indépendance interne et spécifique représentée par le latin est remplacée par de fausses et fragiles sécurités. C'est tout un équilibre mondial qui disparaît.

Il est facile à une poignée de linguistes de communiquer à une langue créée et soutenue par des techniques pures la lente imprégnation d'une autre langue ambitieuse d'hégémonie. Le latin vit et subsiste sans académie, sans experts, sans gestionnaires... La langue internationale imaginée pour le remplacer ne pourra vivre sans un Comité central d'artistes en linguistique qui risquent fort d'avoir, au sujet de la langue internationale en cause, leur philosophie et leur politique. Bien des influences peuvent s'exercer en ce domaine, qui ne présente plus les garanties de large envergure du latin.

Mais, dira-t-on, le bureau central de la langue internationale sera composé de gens honnêtes et incorruptibles. Alors leur vie sera intenable: ils subiront cette obsession de l'équilibre inhérent à l'idée même de langue internationale; ils rechercheront sans fin une équitable répartition et une juste péréquation des divers contingents de racines nationales appelées à constituer la langue internationale, incolore et neutre. Comme le choix des termes dans les synodes byzantins, l'adoption du moindre mot soulèvera des tempêtes.

Et le monde à force d'y perdre son latin, comprendra tout ce qu'il y avait d'éléments secrets d'équilibre humain dans le latin méconnu et déchu.

Reste enfin une dernière question d'ordre général qu'il faut effleurer avant de conclure. On a dit avec raison que la langue internationale devait avoir une certaine valeur éducative. On a attribué cette valeur éducative à l'espéranto, « latin du pauvre chargé de donner aux classes les moins favorisées l'illusion des langues mortes et étrangères, instrument de culture coûteux, accessible seulement aux riches ». Cet argument est une rêverie sentimentale assez mal venue. S'il y a un axiome incontestable, c'est qu'on doit nourrir le peuple de vérités et non d'illusions. Quelle peut bien être la valeur éducative d'une langue investie de la tâche ingrate de donner des illusions aux peuples.

Au contraire, l'immense valeur éducative du latin, c'est son universalité. Il n'est ni aux pauvres, ni aux riches; il est bien commun du genre humain. Il y a une affinité remarquable entre la pensée profonde des masses ouvrières et paysannes et le génie du latin forgé par les tribuns de la plèbe, les sénateurs-paysans, les corporations urbaines des municipes, la verve des deux poètes affranchis, Plaute et Térence... Actuellement le latin, séparé et séquestré de la vie par de fâcheuses méthodes pédagogiques et de mauvais préjugés académiques, tend à reprendre sa place dans l'existence et l'âme des peuples. Il entre à un degré profond dans les éléments de l'orientation générale et de l'inspiration profonde de l'Europe nouvelle vers l'unité, et il serait contraire non seulement à l'esprit humain mais à l'esprit scientifique d'aujourd'hui de considérer cette vitalité du latin comme un événement factice et une quantité négligeable.

Conclusions générales

Le monde contemporain a-t-il vraiment besoin d'une langue auxiliaire internationale ? Cela nous semble indéniable mais dans de certaines limites. La plus grande erreur qu'on puisse commettre, ce serait de donner à ce problème une solution hâtive.

Mais quelle langue choisir ? Il faut exclure les langues artificielles, en particulier l'informe et barbare espéranto dont l'adoption serait un malheur pour les intelligences, l'enseignement et la haute culture. Plus tard, quand on étudiera notre temps, on verra dans cette utopie de la langue artificielle une forme malade de l'idéalisme, un signe de confusion, un symptôme de décadence.

Restent les langues vivantes, ou le latin. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le français et l'anglais sont, pour le moment, les deux langues les plus aptes à servir de langues secondes. Elles sont employées déjà par la Société des Nations, et cet emploi donne d'assez heureux résultats. Quant au latin, la question mérite d'être méthodiquement étudiée, sans préjugés, sans craintes, en tenant compte des faits nouveaux et des tendances nouvelles que nous venons de signaler dans la troisième partie de ce travail.

Nous ne saurions aller plus loin aujourd'hui sans risquer de choir à notre tour dans l'utopie. Toute intervention officielle serait prématurée, surtout inopérante. Il faut laisser agir le temps et la nature, mais en les surveillant et en les guidant avec beaucoup de prudence. Vraiment, nous n'en saurions dire davantage. Le

besoin d'unité qui tourmente le monde d'après la guerre trouvera sans doute le moyen de s'exprimer et de remédier à cette anarchie linguistique, — le terme est d'ailleurs fort exagéré, — dont il cherche à sortir.

En la sekva numero de *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève*, 1925, René de Saussure reagis al la artikolo de Gonzague de Reynold. Jen liaj vidpunktoj.

A propos de l'Espéranto

Dans les numéros de mai et de juin de la *Bibliothèque universelle et Revue de Genève*, le professeur G. de Reynold a fait un exposé très documenté et très clair du point de vue sous lequel la plupart des hommes de lettres envisagent le problème d'une langue auxiliaire internationale. Comme la solution de ce problème dépend essentiellement du rôle que l'on croit pouvoir assigner d'avance à cette langue auxiliaire, je voudrais à mon tour exposer brièvement le point de vue auquel se place le commun des mortels.

Ici, comme ailleurs, c'est la fonction qui doit créer l'organe et le développer petit à petit. La langue internationale, comme la Société des Nations, doit procéder par étapes; elle ne peut pas du jour au lendemain rendre son plein; elle doit comme toute institution durable s'adapter aux conditions de la vie. On comprend fort bien que les hommes de lettres éprouvent du mépris pour une langue artificielle, dont le vocabulaire encore pauvre ne permet pas toujours d'exprimer toutes les finesses de la pensée et il est facile de dire, comme M. de Reynold: « Il faut exclure les langues artificielles, en particulier l'informe et barbare espéranto dont l'adoption serait un malheur pour les intelligences, l'enseignement et la haute culture », mais que nous propose-t-il à la place? Tout simplement le latin!

Si nous étions encore au moyen âge, l'adoption du latin comme langue internationale serait tout indiquée, car à cette époque le besoin d'une langue auxiliaire ne se faisait sentir que chez les lettrés et les savants; mais aujourd'hui la rapidité des moyens de communication met journellement en contact, par l'écriture et par la parole, des masses d'hommes appartenant aux races et aux classes sociales les plus diverses, et devant cette situation nouvelle le latin prend plus que jamais « une physionomie vieillotte et ridée, comme tout ce qui est rétrospectif et ne correspond plus ni à l'état d'esprit des générations nouvelles, ni à l'état des sciences ».

Se figure-t-on un Anglais en séjour dans un hôtel de montagne demandant en latin à la sommelière suisse-allemande de lui apporter son thé avec deux œufs sur le plat, et la sommelière demandant à l'Anglais, toujours en latin, quel est le numéro de sa chambre ?

Car il ne faut pas s'y tromper, la langue auxiliaire du XX^e siècle doit être avant tout un instrument pratique de compréhension orale entre des personnes de race et souvent de condition sociale différentes. Il en est un peu de la langue internationale comme d'une chaussure, avec cette différence toutefois que l'on peut choisir le genre de chaussure suivant l'usage qu'on veut en faire, tandis que l'humanité devra se contenter d'une seule langue auxiliaire pour tous ses besoins. Or, si un homme était obligé, pour une raison ou pour une autre, de n'avoir qu'une paire de souliers, il ne les choisirait pas vernis, ni cloutés, mais il achèterait une

bonne paire de souliers ordinaires, avec laquelle il pourrait à la rigueur se montrer dans un salon ou faire une marche. Voilà pourquoi nous croyons que « l'informe et barbare espéranto » est, au point de vue mondial, plus apte à atteindre son but que la fine chaussure « latine ».

Du reste, l'aspect « informe » de l'espéranto n'est que provisoire: c'est celui de tout enfant nouveau-né. La forme viendra avec la croissance par l'enrichissement graduel du vocabulaire, qui sera d'autant mieux adapté à son rôle qu'il ne s'accroîtra qu'au fur et à mesure des besoins, tandis que le latin nous apparaît comme un vieillard ne possédant plus l'élasticité nécessaire pour s'adapter à une nouvelle vie.

La grande erreur commise par la plupart des auteurs de langue artificielle a été de vouloir créer d'un seul coup une langue toute faite avec un dictionnaire aussi complet que possible. C'est une erreur au point de vue théorique parce qu'il est impossible de fixer d'avance pour les différents peuples le sens exactement nuancé de mots non encore employés dans le discours, et c'est une erreur au point de vue pratique, parce que personne ne voudra se donner la peine d'apprendre par cœur un gros vocabulaire sans avoir aucune garantie des gouvernements quant à son emploi futur. On oublie trop que la langue internationale doit conquérir le monde par ses propres moyens et que les pouvoirs politiques ne la reconnaîtront que lorsqu'elle se sera déjà imposée d'elle-même au monde. C'est pourquoi tous les projets de langue artificielle qui n'existent que sur le papier n'ont aucune chance de succès.

Zamenhof a compris le premier que la condition primordiale de succès pour une langue artificielle résidait dans la simplification du mécanisme de la parole pour la conversation usuelle. Après avoir établi ce mécanisme il a lancé sa langue avec un vocabulaire des plus restreints, car, s'est-il dit avec raison: si j'arrive seulement à fournir aux hommes de races différentes un moyen simple de *commencer à parler entre eux*, ils y prendront goût et le vocabulaire s'augmentera de lui-même au fur et à mesure des besoins. Les langues naturelles ne se sont-elles pas développées d'elles-mêmes par l'usage qu'en ont fait ceux qui s'en servaient? Cette évolution naturelle, contrôlée et coordonnée par une Académie linguistique, sera la meilleure garantie de vitalité de la langue auxiliaire.

M. de Reynold soutient la thèse contraire. Il prétend que Zamenhof a mis la charrue devant les bœufs, qu'au lieu de simplifier à outrance la structure de sa langue, il fallait avant tout en « fixer le vocabulaire », comme s'il importait pour le choix de la langue internationale que tel ou tel mot existât ou n'existât pas encore dans le vocabulaire actuel de l'espéranto.

Une langue n'est pas une simple collection de mots, pas plus qu'un édifice n'est un simple tas de pierres. Certes, sans les pierres l'édifice n'existe pas, mais ce qui fait sa vraie valeur, c'est la structure, conçue par l'architecte antérieurement au choix des pierres. Du reste devant les résultats tangibles acquis par l'espéranto durant ce premier quart de siècle, on peut dire que la question de la langue internationale est définitivement sortie du domaine de la discussion académique pour entrer dans celui des réalisations pratiques. Certes, il y a là encore bien du terrain à labourer; nous laisserons donc à la vie elle-même le soin de montrer un jour qui, de Zamenhof ou de ses concurrents a le mieux attelé sa charrue.

René de Saussure

(La piednotoj de tiu artikolo ne estas konsiderataj)